

Donald Barthelme

Le Roi

roman



Denoël

Donald Barthelme

Le Roi

Huit gravures sur bois de Barry Moser



*Roman traduit de l'américain
par Isabelle Chedal et Maryelle Desvignes*

Collection de littérature étrangère
sous la direction de Cynthia Liebow

Titre original :

THE KING

© by the Estate of Donald Barthelme, 1990

© Harper & Row, Publishers, N.Y.

An Edward Burlingame Book

© Gravures, Pennyroyal Press, Inc, 1990

et pour la traduction française :

© by Editions Denoël, 1992

73-75, rue Pascal, 75013 Paris

ISBN – 2 207 23939 X

B. 23939 – 8

Édition numérique, Hermès Clandestin, 2012



oyez au loin ! C'est Lancelot !

— Il chevauche, il chevauche...

— Comme il va vite !

— Comme diable d'enfer !

— Les superbes muscles de son cheval se contractent en rythme sous sa peau ruisselante !

— Par Dieu, il est en grande hâte !

— Mais à présent il arrête net son cheval et s'immobilise un instant, perdu dans ses pensées !

— Maintenant, il hoche sa grande tête comme s'il était fou !

— Il lâche la bride du cheval et le pique de ses éperons d'or !

— Il prend la direction d'où il venait à l'instant même à si bon train !

— Non, c'est légèrement différent !
À quinze degrés de la première !

— Avec cette allure à se rompre le cou, il ne va pas tarder à être désarçonné !

— Pas Lancelot ! Lancelot est le meilleur cavalier du royaume !

— Mais regardez ! Lancelot et son cheval ont fait un plongeon dans un borbier profond !

— Il est éjecté ! Le cheval s'effondre !

— À présent le cheval se relève péniblement ! Mais Lancelot est toujours à terre ! Il s'est peut-être cassé quelque chose !

— Non, il se relève, il examine le cheval, il saute sur sa selle, il reprend les rênes en main... Maintenant il s'éloigne à bride abattue dans une direction encore différente !

— Il file si vite qu'il donne de la bande !

— C'est comme s'il entendait des sonneries de clairon des quatre points cardinaux !

— Lancelot a tant de responsabilités importantes !

— Regardez là-bas, un autre chevalier se dirige vers lui, tous les deux ont apprêté leur pique. Ils s'élancent à vive allure l'un vers l'autre. L'autre chevalier — pas monseigneur Lancelot — est vidé de sa selle sous le

choc et voltige dans les airs...

— Lancelot continue à frapper, fend d'un coup la tête du chevalier sans s'arrêter et se précipite encore plus farouchement vers un objectif lointain...

— Je le perds de vue, sa silhouette diminue et s'évanouit !

— Il chevauche, il chevauche... »



uenièvre à Londres, dans le palais.
Assise sur une chaise, une pomme à la
main.

« Ça me rend malade, ça m'agace,
j'en ai marre de tout, dit-elle.

— Oui, m'dame, dit Varley.

— Bonsoir, chers amis anglais, dit
la radio. C'est l'Allemagne qui vous
parle.

— Voix fondamentalement
désagréable, dit Guenièvre, vermine.

— Les forces invincibles du Reich,
dit Haw-Haw¹, avancent sur tous les
fronts. Dunkerque est complètement
investi. C'est un vrai massacre. Gauvain

aurait été capturé...

— Pas une chance sur mille, dit Guenièvre. Gauvain leur rивera le clou.

— D'après mes espions, Arthur, roi perfide et scélérat, se languit pendant ce temps à Douvres. Manifestement seul. Sans Guenièvre. Je pense qu'il est légitime de se demander, chers compatriotes, ce que cela signifie.

— Maintenant, ça va être votre fête, m'dame.

— J'imagine.

— Et où est Lancelot ? Oui, où est-il ? Là où se trouve Guenièvre, dit Haw-Haw. La guerre oubliée. Heaume et haubert de côté, suspendus à la colonne du lit.

— De l'ail violet, dit Guenièvre.

— Quoi ? demanda Varley.

— Pour la soupe à l'oseille, dit Guenièvre. C'est ce qu'il faut. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Oui, ça serait bien bon, m'dame.

— Guenièvre est une brave femme, au fond, dit la radio.

— Comment le sait-il ?

— Mais les femmes sont souvent compliquées, dit Haw-Haw. De plus, elle vieillit. Très souvent, lorsque les femmes vieillissent, elles deviennent un peu effrontées.

— Pas assez effrontées, dit Guenièvre en terminant sa pomme.

— Il dit des ordures, ça c'est sûr.

— Mais est-ce que les contribuables veulent d'une reine qui passe son temps

à boire de la liqueur de pruneau tout en faisant les yeux doux à l'un des principaux conseillers du roi ? Je ne crois pas.

— Quelle heure est-il ? demanda Guenièvre.

— Presque dix heures, dit Varley.

— C'est l'heure de l'autre émission.

Vois si tu peux capter Ezra. »

Varley tripote la radio.

« Ce n'est pas ma guerre préférée, dit Guenièvre. Trop d'intérêts en jeu. Rien n'est clair. Excepté que nous sommes du côté de Dieu, naturellement. Ce que j'admire chez Arthur, c'est qu'il s'arrange toujours pour être du côté du bien. Mais, seigneur, quelles intrigues ! Autrefois, les hommes allaient se taper

dessus un jour sur deux et c'était tout. Maintenant nous avons des ambassadeurs qui vont et qui viennent, des accords secrets avec des codicilles encore plus secrets, des trahisons, des revirements, des coups bas...

— Terrible tout ça, m'dame.

— Il faut s'intéresser à des tas de gens auxquels on n'avait jamais pensé avant, dit Guenièvre. Les Croates, par exemple. Avant cette guerre, je ne savais pas qu'un Croate, ça existait.

— Sont-ils de notre côté ?

— Pour autant que je sache, on les garde en réserve pour qu'ils se soulèvent éventuellement, au cas où les Serbes ne réussiraient à respecter aucun accord.

— Qu'est-ce que c'est qu'un Serbe, m'dame ?

— Comme tu me vois là, je suis dans la plus parfaite ignorance, dit la reine. Tout ce que je sais, c'est qu'ils partagent un territoire avec les Croates. Difficilement, si j'ai bien compris. Et puis nous devons nous préoccuper des Bulgares, des Roumains, des Hongrois, des Albanais et Dieu sait quoi encore. C'est à vous faire éclater la tête.

— Oh ! la la ! dit Varley. J'ai oublié.

— Oublié quoi ?

— Cet homme est encore venu aujourd'hui.

— Quel homme ?

— Le Polonais.

— Que voulait-il ?

— C'était au sujet des chantiers navals. Il a dit que dans les chantiers navals, les hommes n'étaient pas heureux.

— Dans les chantiers navals, les hommes ne sont jamais heureux.

— Il a dit que les cheminots n'étaient pas heureux non plus. Les cheminots ont fait quelque chose d'épouvantable.

— Quoi ?

— Il a dit qu'ils ont soudé une locomotive aux rails sur la ligne Ipswich-Stowmarket. Rien ne peut donc rouler sur cette ligne.

— C'est ingénieux.

— J'ai dit que vous étiez à vos

prières, m'dame.

— Et je le serai bientôt. Tu n'arrives pas à trouver Ezra sur le poste ?

— Il y a beaucoup de bruits, m'dame.

— Ezra tout craché, dit la reine. Laisse tomber, alors. Je ne suis pas effrontée. Et trente-six ans, c'est pas vieux, qu'en dis-tu, Varley ?

— Très jeune, en effet.

— Quel âge as-tu, Varley ?

— Personne ne sait, m'dame. Pas loin de cinquante ans au jugé.

— Tu es belle pour ton âge, dit la reine, et une bonne amie aussi.

— Merci, m'dame.

— Je pense que je ferais mieux d'envoyer un télégramme à Arthur à

propos de cette maudite locomotive soudée à ces maudits rails, dit Guenièvre. Est-ce que le Polonais a dit ce que voulaient les cheminots ?

— Il a dit, plus d'argent.

— *Quelle surprise²* », dit la reine.

1. Lord Haw-Haw, citoyen britannique, faisait de la propagande pro-hitlérienne à la radio.

2. En français dans le texte.



'antimorale bolchevique, dit Ezra¹, vient tout droit du Talmud, qui est l'enseignement le plus infâme qu'aucune race ait jamais codifié. Le Talmud est le seul et unique responsable du système bolchevique.

— Il ne va pas tarder à parler d'“usuriers youpins”, dit Arthur. On s'attend que les poètes soient fous, mais...

— Il me rappelle, dit monseigneur Kay, un vieux gentilhomme, quelque part dans le Surrey, qui radote après le dîner avec sa femme dépenaillée.

— Je suppose qu'on pourrait tricoter en l'écoutant, affirma Arthur. Ça aiderait

à se concentrer.

— Il vaudrait mieux inoculer le typhus et la syphilis aux enfants, dit Ezra, que de laisser entrer les Sassoon, les Rothschild et les Warburg.

— Essayez de capter autre chose, dit le roi. Ou, mieux, éteignez tout. Je me souviens encore du temps où nous n'avions pas cette maudite radio qui hurle jour et nuit.

— J'ai entendu du Schönberg, l'autre jour. *La Suite pour piano*.

— Je n'ai jamais compris votre goût en musique, mon cher seigneur Kay. Ni celui de la reine. Guenièvre aime la musique pleine d'affliction. Le plus d'affliction possible. Comme s'il n'y en avait pas assez dans la vie. J'aime la

musique plus positive, si je puis dire.

— Les reines sont en général très conservatrices en matière de musique, dit monseigneur Kay. J'en ai connu un grand nombre, et la plupart adorent les bons vieux chevaux de bataille. Je n'ai jamais rencontré de reine qui supporte Bruckner. Jouez-leur un peu de Mahler et elles font la moue.

— Les reines ont si peu d'occasions de s'exprimer, dit Arthur. Elles se réservent pour l'essentiel.

— À propos, dit monseigneur Kay. Il en manque une. Fiona, reine de Gorre. Il y avait un communiqué sur le téléscripteur.

— Où est Gorre ?

— J'me souviens pas. Quelque part

dans le Nord. De toute façon, elle est portée disparue depuis quelques semaines.

— A-t-elle un mari ? Quel âge a-t-elle ?

— Elle a vingt-deux ans. Le roi est beaucoup plus âgé. Il s'appelle Sans-Merci.

— Elle est sans doute partie faire la vie. Essayez de cacher ça à la presse. Je ne sais pas pourquoi je devrais me soucier de telles choses alors que c'est la guerre.

— On dit qu'elle est très belle.

— Intéressant.

— L'une des plus belles femmes du royaume, dit-on.

— Très intéressant.

— Il paraît qu'elle est bien roulée.

— Je ne m'intéresse plus beaucoup à ces choses. Vous le savez.

— Bien sûr, sire. C'est seulement pour vous tenir au courant.

— Y a-t-il autre chose ?

— Gauvain a tranché, par erreur, la tête d'une damoiselle. Une fois de plus.

— Dieu du Ciel ! dit Arthur. Qui était-ce ?

— Une fille du roi Zog. Elle s'appelait Lynet, je crois.

— L'Albanie va donc se soulever, dit Arthur. Toute la haine des Albanais pour les Italiens, gaspillée. C'est toujours par ricochet que Gauvain atteint les damoiselles. Il frappe un coup, le coup rebondit sur la cuirasse ou sur

autre chose de son adversaire et décapite la dame qui se tient près de là. Cela arrive beaucoup trop souvent. Ça ne nous donne pas bonne presse. D'ailleurs Haw-Haw ne manque jamais d'en parler.

— Personne ne fait attention à Haw-Haw.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, dit Arthur. Les gens boivent ses paroles. Ils le trouvent extraordinaire. Le monde anglophone tout entier croit que Lancelot couche avec Guenièvre.

— Oh, j'en doute, dit monseigneur Kay. Elle a trente-six ans. Couche-t-on encore avec une femme de cet âge ?

— Chacun son goût, dit le roi. Je

n'ai pas couché avec Guenièvre depuis une dizaine d'années. Ce n'est pas que je ne l'aime pas, comprenez-vous. Mais vingt-quatre ans, c'est le maximum pour moi. Ça l'a toujours été et le sera toujours.

— C'est un argument solide, dit monseigneur Kay. Peut-être que Lancelot et la reine ont une sorte de relation pieuse. Peut-être lisent-ils ensemble des lectures édifiantes, vont-ils ensemble à la première messe, font-ils des neuvaines, des choses de ce genre.

— Guenièvre n'a rien d'une grenouille de bénitier.

— Il y a aussi les lettres de Victor Emmanuel, dit monseigneur Kay.

— Je les ai lues. Très déplaisantes.

Les Italiens veulent la Yougoslavie, la Grèce, Nice et Dieu sait quoi encore.

— Autrefois, dit monseigneur Kay, on aurait fait avaler les lettres au messager. Y compris les cachets.

— Je ne maltraite jamais les messagers, dit Arthur. Je pense que c'est plutôt lâche.

— Nous avons un télégramme de la reine. Concernant une locomotive soudée aux rails par le syndicat des cheminots.

— Oui, oui, dit Arthur. Qui est le dirigeant syndical des cheminots, maintenant ? Je suppose qu'ils veulent plus d'argent.

— Comme les hommes des chantiers navals. Un certain Polonais parle au nom

des deux corporations. J'ai oublié son nom.

— Donnez-leur un peu plus d'argent, dit Arthur, et augmentez proportionnellement la taxe sur le demi.

— Non, dit monseigneur Kay. Augmentez la taxe d'abord, puis donnez-leur l'augmentation, faites-le dans cet ordre. Ça se remarque moins.

— Ils pensent que je suis cousu d'or, dit Arthur. Les réserves d'argent sont limitées. Ils ne s'en rendent pas compte. Ils s'imaginent que j'ai de grands coffres-forts remplis d'argent dans tous les placards et tous les greniers de tous mes châteaux.

— Et c'est la vérité, dit monseigneur Kay.

— Mais là n'est pas la question, dit Arthur. Cet argent n'est pas le *mien*, en aucun cas. C'est l'argent de l'État, l'argent de l'Angleterre. Nous en avons besoin pour faire marcher le pays. Qui sait ce qui peut arriver avec cette guerre ? Nous pouvons perdre. Nous pouvons être obligés de nous racheter nous-mêmes ou tout le foutu royaume. C'est tout simplement prudent de garder un peu d'argent de côté pour les imprévus. L'homme de la rue ne se soucie jamais des imprévus.

— Bien vrai.

— Sans compter que Wilhelmine des Pays-Bas est plus riche que moi, tout le monde le sait. Est-ce que je me plains de n'être que la seconde grande fortune

d'Europe ? Non. J'accepte le fait de bonne grâce.

— Vous êtes admirablement modeste et prudent, dit monseigneur Kay, et en plus, inébranlable...

— Accorderons-nous aux Italiens une partie de ce qu'ils demandent ? Je ne le pense pas. Ils en redemanderaient.

— Nous pourrions bombarder Milan. Un coup de semonce. Ça les ferait réfléchir. Ultime réflexion.

— Je n'ai jamais aimé bombarder les populations civiles, dit le roi. C'est comme la violation d'un contrat social. Nous sommes censés nous battre et elles, payer.

— C'était comme ça au bon vieux temps.

— Laissez-moi vous avouer quelque chose, dit Arthur. Je me suis toujours demandé à quel genre de nécrologie j'aurai droit dans le *Times*. N'est-ce pas curieux ? Je trouve ça curieux. Combien de pages ? Combien de photos ? De quelle taille ? Ignoble, vous ne trouvez pas ?

— Nous nous le demandons tous, dit monseigneur Kay. Nous lisons des nécrologies depuis si longtemps.

— Si nous étions entrés en guerre pour la Tchécoslovaquie, dit Arthur, nous aurions pu gagner sur-le-champ, j'en suis convaincu. Sagesse rétrospective, mais néanmoins...

— C'était les Français qui avaient peur.

— On a toujours raison d'accuser les Français, dit Arthur, mais Munich était essentiellement notre œuvre. Nous avons laissé beaucoup trop de décisions au gouvernement civil.

— Une erreur, après coup.

— La monarchie constitutionnelle, dit Arthur, est parfaite en temps de paix. En temps de paix, on n'a pas envie de s'occuper de la balance commerciale et de ce genre de choses, on a envie de chasser au faucon. En temps de guerre, c'est différent. En temps de guerre, on a besoin de nous. Souvenez-vous du siège d'Andorre. Nous étions superbes. Lancelot à l'intérieur du château, dirigeant la défense. Il était incomparable, comme toujours. Vous

l'auriez vu sur les remparts, lançant des essaims d'abeilles sur les assiégeants. Il adore lancer des essaims d'abeilles sur les assiégeants. Nous avons perdu, bien sûr.

— À qui la faute ? demanda monseigneur Kay. Whitehall. Les civils. Nous sommes en train de perdre la guerre.

— Nous ne sommes sûrement pas en train de la gagner. J'ai terriblement envie de jeter un coup d'œil à la prophétie de Merlin et de voir quelle est l'issue de tout ça.

— Je pensais que la prophétie de Merlin avait été discréditée.

— Naturellement, dit Arthur. Discréditée. Entièrement réfutée.

D'aucun intérêt scientifique. Partie en fumée. De *quelle* prophétie de Merlin parlez-vous ?

— Il y en a plusieurs ?

— Il y a celle que Geoffroy de Monmouth a envoyée à l'évêque de Lincoln, dit Arthur. C'est celle qui est connue. Et puis il y a la vraie.

— Il y a une seconde prophétie de Merlin ?

— Oui.

— Et vous l'avez ?

— Oui.

— Comment savez-vous que celle que vous avez est la bonne ?

— Vous oubliez, dit Arthur, que je connaissais Merlin. Ce n'était pas le cas de Geoffroy de Monmouth. Si vous êtes

un connaisseur en inspiration prophétique, ce que je suis...

— Idiot de ma part, dit monseigneur Kay. Mais je ne vous suis plus. Tout cela est très confus.

— Il faut s'attendre à d'autres confusions, dit Arthur. Par exemple, si je me fie à la prophétie, c'est-à-dire si je lis la prophétie comme je lirais l'histoire alors que l'histoire n'est pas encore accomplie, le futur est donc, pour moi, prédéterminé, ce que je ne veux pas. Il s'agit d'utiliser judicieusement la prophétie, voyez-vous. L'utiliser plutôt que d'être utilisé par elle.

— Néanmoins, dit monseigneur Kay, si c'est la prophétie véritable et authentique, il serait difficile de

l'ignorer, me semble-t-il.

— C'est tout un art, dit Arthur, je veux dire de ne pas tenir compte d'une prédiction. Certaines personnes n'y arrivent jamais.

— Puis-je le voir ? demanda monseigneur Kay. Le... hum, document ?

— Certains ne croient en quelque chose que s'ils l'ont vu de leurs propres yeux, dit Arthur. Certains peuvent voir quelque chose de leurs propres yeux et, malgré tout, ne pas savoir ce qu'ils ont vu. Certains peuvent s'entendre révéler quelque chose par un roi et malgré tout souhaiter voir cette chose de leurs propres yeux.

— Idiot de ma part, dit monseigneur Kay.

— Oui », dit Arthur.

1. Le poète Ezra Pound se fit connaître pendant la Seconde Guerre mondiale pour avoir fait, à la radio italienne, l'apologie du fascisme et de l'antisémitisme.



ancelot aux prises avec le Chevalier Noir. L'armure du Chevalier Noir est une plaque noire incrustée d'argent. Lancelot lui assène un puissant coup sur l'épaule.

« Vous rendez-vous à ma merci, monseigneur ?

— Le ciel m'en préserve, dit le Chevalier Noir.

— Voulez-vous vous reposer, juste un instant ?

— Vous êtes un chevalier courtois, dit le Chevalier Noir, oui, je prendrais bien un moment de répit. »

Tous les deux assis, leur heaume ôté, partagent un morceau de brie au poivre

sur du pain de campagne.

« À mon sens, dit le Chevalier Noir, le problème fondamental, c'est la Russie.

— C'est ce qu'on dit, confirma Lancelot. Je me demande.

— J'ai l'impression que l'Allemagne a l'intention de déclencher une campagne contre la Russie.

— Quand ?

— Ils concentrent leurs troupes aux frontières, à ce qu'on m'a dit.

— Votre information est-elle fiable ?

— Aussi fiable que toute information que je peux vous donner à mon niveau, dit le Chevalier Noir. Un peu plus fiable que l'information donnée par les

journaux, un peu moins que celle des ministères. On nous en dit, à nous les chevaliers ordinaires, le moins possible. Vous, en revanche, vous avez vos entrées chez le roi.

— Autrefois, dit Lancelot. Plus maintenant. Arthur m'aime bien encore, je pense, mais Dieu sait que je ne l'ai pas vu depuis des mois. À cause de l'affaire Guenièvre.

— J'en ai entendu parler, dit le Chevalier Noir. On n'entend que ça à la radio. Ça intéresse plus l'opinion publique que la guerre elle-même.

— Jadis, dit Lancelot, on pouvait avoir une liaison en toute quiétude. L'adultère était une affaire privée, seuls les intéressés s'en souciaient.

Maintenant, on ne peut ouvrir une capote anglaise sans que ça soit étalé sur tous les murs.

— J'ai connu autrefois une fille en Grèce, dit le Chevalier Noir. J'étais éperdument amoureux d'elle.

— Je ne suis jamais allé en Grèce. Une île, non ?

— De nombreuses îles. Mais elle m'a découragé, doux Jésus. Elle ne voulait pas de moi parce que j'étais noir.

— Vous *êtes* noir, dit Lancelot. Noir, mais beau.

— Là d'où je viens, dit le Chevalier Noir, tout le monde est noir. À perte de vue. On considère les Blancs comme des accidents de la nature. À la vue d'un

Blanc, les vaches accouchent de
buissons vénéneux.



— Quel est ce pays ?

— Le Dahomey.

— Connais pas. On y mange bien ?

— Pas trop mal. Ma mère faisait une galette de manioc dont je rêve encore.

— Dans ce pays, on dirait parfois que la principale exportation, ce sont les potins. Il faut protéger sa réputation avec autorité.

— Je me suis toujours demandé, dit le Chevalier Noir, comment la presse interprétera l'histoire quand je partirai.

— J'ai pris la précaution, il y a quelque temps, dit Lancelot, de passer un moment avec le type qui écrit les nécrologies du *Times*. Un dénommé Hackett, pas un mauvais bougre.

— C'était audacieux.

— “Hackett, lui ai-je dit, si une chose mérite d’être faite, elle mérite d’être bien faite.” Il semblait être d’accord avec moi. Un petit homme inquiet, nerveux — je n’arrivais pas à comprendre ce qui le paniquait autant. Finalement il a demandé si ça ne m’ennuierait pas d’enlever ma massue de la table. Nous étions dans un pub, *The Lamb and Flag*, et j’avais posé ma massue sur la table. Je revenais tout juste du champ de bataille et la massue était, à vrai dire, un peu ensanglantée. “Eh bien, je vais la mettre autre part”, lui ai-je dit. “S’il vous plaît”, dit-il. Je cherchais des yeux une patère pour l’accrocher mais pas de patère dans cet endroit. Je l’ai donc mise dans les

toilettes des hommes, debout dans un coin. Ma massue de tous les jours. Je me suis dit “Je parierais un cheval qu’un vaurien va voler ce sale truc”.

— Hackett s’était donc calmé un peu, j’ajouterais même qu’il avait bien entamé son second gin et j’expliquais la situation. Ce n’était pas, dis-je, que je portais ma vie spécialement aux nues ; c’était une vie comme tant d’autres, avec ses bons et ses mauvais moments et ses périodes de vide. *Mais*, lui ai-je dit, et là il y a eu un léger contretemps, car je réalisais que je martelais la table pour souligner mes propos et que je tenais dans ma main une dague assez grande, je ne sais pas pourquoi, l’habitude je suppose, et que j’avais fendu la table en

deux. Je tirais donc une autre table vers nous, délogeant deux rustres qui buvaient là, et essuyais Hackett – il avait reçu du gin sur les genoux – puis je nous commandais une autre tournée et essayais de me souvenir où j'en étais resté. Hackett m'a demandé si cela ne me dérangeait pas qu'il téléphone à sa femme. Je lui ai dit que ça me dérangeait.

— Vous avez fait preuve de fermeté.

— Oui. Je lui ai dit que bien que ma vie ait été en de nombreux points semblable à tant d'autres, par certains côtés, elle avait été très *différente* de beaucoup d'autres à cause des circonstances particulières de ma naissance, de mon rang, de mon histoire.

Je lui ai alors plus ou moins expliqué la chevalerie, la version courte naturellement, je lui ai donné un aperçu de ma jeunesse, l'ai mis au courant de la sociologie du royaume de mon père et des différents royaumes dans lesquels j'ai habité depuis, j'ai exposé les grandes lignes de l'art de la guerre (très superficiellement bien sûr, car je ne désirais pas lui donner plus d'informations que ce qu'il pouvait comprendre) et lui ai énuméré mes principaux exploits depuis l'âge de sept ans. Il prenait des notes avec fébrilité, des notes du tonnerre – je les lui faisais relire tous les quarts d'heure environ, par souci d'exactitude.

— Tout à fait indiqué.

— Oui. À propos de Guenièvre (ou toute autre dame), je ne lui ai rien dit, car ce genre d'affaire, à mon avis, n'a pas sa place dans des mémoires respectables. Je lui ai précisé que j'étais bien au courant que, dans son journal, les photographies qui accompagnent les *nécros*, comme il les appelle, couvraient une, deux ou trois colonnes et j'ai dit que je préférerais les trois colonnes et je lui ai procuré une très bonne épreuve récente prise par un excellent professionnel à la Joyeuse Garde. Hackett était très reconnaissant pour la photo et pour tout le temps que je lui avais consacré, et il est parti en exprimant son admiration et son respect.

— Drôlement bien.

— En somme, dit Lancelot, la presse n'est pas difficile à manipuler si l'on montre une certaine rigueur intellectuelle. En fait, ma massue a bien été volée ce jour-là.

— Sans blague.

— Monseigneur, dit Lancelot, ça ne me déplairait pas de vous avoir dans notre camp.

— Je suis plutôt free-lance, dit le Chevalier Noir, par goût. Mais vous êtes un chevalier si valeureux et si noble et un compagnon si agréable que je m'engagerais bien sous votre bannière.

— Eh bien, dit Lancelot, je pense que vous êtes un compagnon de choix, valeureux, beau et courtois, et je serais extrêmement heureux de vous inscrire

sur nos listes.

— Je pense que l'affaire est conclue », dit le Chevalier Noir, et ils se levèrent, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; des larmes jaillirent de leurs yeux, et ils tombèrent à terre en pâmoison.



yonesse dort sous un arbre, un genou levé. Le lieutenant déboutonne la chemise de Lyonesse. Lyonesse change de position. La main derrière la tête.

Le lieutenant déboucle la ceinture de Lyonesse.

« J'ai gagné des coupes à ce jeu-là, dit Lyonesse. Des coupes en argent.

— Des coupes ?

— Des *prix*, dit Lyonesse. Vous êtes sûr d'être à la hauteur ? »

Le lieutenant est assis, le dos contre un arbre. « Vous êtes vraiment étonnante, dit-il.

— J'aime bien qu'on me fasse un peu plus la cour, dit Lyonesse. Pourtant

vous êtes bel homme, ça je vous l'accorde.

— Allez vous faire voir.

— Vous pouvez avoir mes galons.

— Mon Dieu, dit-il, je n'en veux pas de vos stupides galons. Et je sais qu'on ne devrait pas faire du plat aux non-officiers. Mais vous m'avez pris au dépourvu.

— Vous êtes un enfant, dit Lyonesse. J'ai passé plus de temps dans la queue du mess que vous dans l'armée.

— Très probablement, dit Edward. En plus je ne sais pas lire une carte, et le bataillon ne m'aurait pas donné un peloton à commander s'il y avait eu quelqu'un d'autre. Mais vous m'avez tout de même sur les bras pour un petit

moment.

— C'est une très grande guerre dit Lyonesse. Il y en a pour tout le monde.

— J'avais cru comprendre, dit Edward, qu'il ne devait pas y avoir de femme dans les unités de combat.

— Je suis passée à travers les mailles du filet, dit Lyonesse. Il y en a aussi dans d'autres unités. Personne ne s'en est plaint jusqu'ici.

— Vous êtes portée sur les listes comme toubib.

— Je suis toubib. Entre autres.

— Comment aimez-vous être courtisée, comme vous dites ? »

Edward lui tend une fleur de trèfle blanche.

« Non, non, dit-elle, trop timoré, un

peu plus de fougue. Vous n'avez pas de champagne ?

— Non.

— Du beurre, alors. Si vous voulez réellement vous faire aimer des troupes, il faudra tenter une sortie pour piquer un peu de beurre. La pomme de terre du déjeuner était plutôt sèche.

— Je ne cherche pas à ce que les troupes m'aiment. Si elles s'abstiennent de me juger pendant quelques semaines, je serai plus que satisfait. Je peux vous donner du cognac. »

Il fouilla dans son sac à dos.

« J'aurais jamais pensé que je passerais mon temps à remonter le moral d'un bleu, dit Lyonesse.

— Je croyais que les sergents

servaient à ça.

— Je ne devrais peut-être pas demander, mais que faisiez-vous avant ? Avant la P.M.S. ?

— Vous ne rirez pas ?

— Promis.

— J'étais plâtrier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un type qui flanque du plâtre sur un mur et l'étale avec une truelle.

— Faut être très doué pour ça.

— Un peu.

— Vous parlez bien pour un ouvrier.

— Merci. Je suis allé un peu à l'école ici et là, grâce à Dieu. Mais pas assez pour décrocher un emploi.

— Est-ce que les plâtriers réussissent bien dans la vie ?

— Un des métiers les mieux payés. J'étais bien mieux payé avant que maintenant.

— Je ne vois pas pourquoi les lieutenants devraient vivre dans le luxe. Il y en a tellement.

— C'est vrai.

— Probablement cinquante ou soixante mille dans nos seules forces.

— Toutes armes comprises.

— La plupart frais émoulus. Parmi les éducatibles.

— Je me considère comme éducatible.

— Oui. Vous semblez éducatible. Jusqu'à un certain point. Et puis, il y a ce que vous savez déjà.

— Plâtrer, par exemple.

— Je pensais plutôt à votre capacité à boire. Du cognac.

— Otard XO. Pas mauvais.

— Y en a-t-il encore ?

— Peut-être.

— Est-ce qu'un baiser vous encouragerait ?

— Encouragerait à quoi ?

— À trouver plus de cognac.

— Je pense que oui, un peu. »

Fouillant à nouveau dans le sac à dos.

« J'en ai assez de cette guerre, dit Edward. Et je ne la comprends pas. Elle ne semble pas chrétienne.

— Il y a des chrétiens pourtant, dit Lyonesse. Des catholiques et des protestants, tout comme nous.

— Pourquoi est-ce qu'on se bat contre eux ?

— Ils sont fous. Nous sommes sains d'esprit.

— Comment le savons-nous ?

— Que nous sommes sains d'esprit ?

— Oui.

— Suis-je saine d'esprit ?

— Selon toute apparence.

— Et vous, vous considérez-vous sain d'esprit ?

— Oui.

— Eh bien, voilà.

— Mais ne se considèrent-ils pas eux-mêmes sains d'esprit ?

— Je pense qu'ils savent. Au fond d'eux-mêmes. Qu'ils ne sont pas sains d'esprit.

— Comment doivent-ils ressentir ça ?

— Comme quelque chose de terrible. Ils doivent se battre encore plus féroce^{ment} afin de nier ce qu'ils savent être la vérité. Qu'ils ne sont pas sains d'esprit.

— C'est très perspicace, dit Edward. Je ne serais pas étonné que vous ayez raison.

— Oui, dit Lyonesse, ôtant sa chemise. Allongez-vous ici à côté de moi.

— Avec joie. »



uenièvre dit : « J'en ai assez de tout ça. Je suis assise à broder des taies d'oreiller depuis suffisamment longtemps. C'est le mois de mai et j'irai fêter le Premier Mai, guerre ou pas guerre.

— Mais, c'est le siège du gouvernement, dit Mordred. Si vous partez, constitutionnellement, il n'y aura aucun responsable.

— Il y a le Parlement. Il y a le premier ministre.

— Oui, mais ce ne sont pas des symboles. Vous êtes un symbole. Symboliquement, il nous faut un membre

de la famille royale ici.

— Alors, vous ferez l'affaire, dit Guenièvre. Vous êtes suffisamment royal pour les besoins. Pas tout à fait le dessus du panier, bien sûr, mais le fils d'Arthur, néanmoins.

— Comme la reine désire.

— Pensez-vous que trente-six ans, c'est vieux ?

— Pas si vieux que ça, dit Mordred. Mais assez vieux. Vieux à quel égard ?

— Sans importance, dit la reine. J'aurai besoin de quelques chevaliers pour m'accompagner à cheval. Une demi-douzaine suffira. Varley viendra, comme d'habitude, et nous aurons besoin de serviteurs. Je prendrai le bon cuisinier et vous laisserai l'autre. Ça

vous est égal, non ?

— Peu importe.

— Arthur adore son pâté de gibier en croûte, et personne ne le fait comme Charles. À supposer que je tombe sur Arthur. Lancelot aime aussi le pâté de gibier en croûte. Je pense que nous ferions bien de prendre un ou deux gardes-chasse, pour ramasser le gibier.

— Pourquoi pas un petit orchestre ?

— Mordred, inutile d'être acerbe. Je me rends bien compte que nous sommes en temps de guerre. Moi, au moins, j'ai combattu au côté de mon mari.

— Le courage de la reine n'est pas mis en doute.

— Mais le vôtre l'est et c'est ce qui vous rend si acerbe. Allez rejoindre les

troupes sur le champ de bataille. Prenez un coup ou deux. Vous n'avez pas de cicatrice, c'est suspect. Une joue balafrée ou un crâne fendu améliorerait votre image pour faire de vous...

— L'égal des autres ?

— Eh bien, oui, dit Guenièvre.

— Le coup au-dessus du sein que vous avez reçu à Poitiers vous est monté à la tête, madame.

— Une heureuse blessure, acquiesça Guenièvre. Tout à fait bénigne. Mais j'ai saigné. Ça montre ma bonne volonté, si vous voyez ce que je veux dire.

— C'est du cinéma, dit Mordred. Ces grands héros balourds – Arthur, Lancelot, Gauvain, Gareth – reviennent au château tout ensanglantés et les gens

lancent leurs chapeaux en l'air.

— Oui, dit Guenièvre. Ils y gagnent en vénération. C'est pas vraiment du cinéma. Une souffrance réelle. Les gens respectent cela.

— Je suis ravi que la femme de mon père me donne un cours sur les vertus viriles, dit Mordred. Peut-être que la reine est aussi éloquente sur les vertus féminines. Pouvons-nous espérer une petite ballade sur l'honnêteté, un petit scherzo sur la fidélité ?

— Vous êtes vraiment un salaud, dit Guenièvre. Si j'avais n'importe qui d'autre à qui confier le royaume, je n'hésiterais pas. Et maintenant, faites-moi le plaisir de partir rapidement, monsieur. Je vais faire prendre les

documents et vous les faire porter.

— Madame », dit Mordred, et il se retira.

« Eh bien, dit Guenièvre. Que pensez-vous de cela ? »

Lancelot surgit de derrière la tapisserie.

« Je pense que c'est un homme vil, dit-il. Ne prenez-vous pas un grand risque en lui confiant le sceau royal et le reste ?

— Il éprouvera du plaisir pendant un moment, dit Guenièvre. Je ne pense pas qu'il fera quoi que ce soit de grave dans l'immédiat.

— La malveillance, poursuit Lancelot, est généralement, selon mon expérience, le résultat d'un

enchaînement d'actions. Dans le cas de Mordred, elle jaillit plutôt dans toutes les directions. Il se rend peut-être compte qu'Arthur ne l'aime pas. Bien qu'Arthur essaie toujours d'être aussi équitable que possible envers ses enfants. »

Lancelot enlève le corsage de Guenièvre.

« Un baiser, dit-il. J'ai été si longtemps loin de vous. Comme vous avez bien cicatrisé.

— C'était peu de chose », dit la reine, s'asseyant sur ses genoux. « Et Arthur a eu ce type d'un revers franc comme je n'en ai jamais vu en trente-trois ans.

— Ce n'est pas trente-six ?

— Mon Dieu, que vous avez bonne mémoire. Vous n'oubliez jamais rien ?

— J'oublie tout ce que je peux, dit Lancelot.

— Moi aussi ?

— Vous êtes la grande malédiction et la grande joie de ma vie, dit Lancelot.

— Qu'est-ce qui l'emporte sur l'autre ?

— Pour le désir que j'ai de trouver grâce aux yeux de Dieu..., dit Lancelot, une malédiction. Pour mon désir de trouver, ainsi que je l'ai fait, l'âme sœur... une joie.

— Arthur est assez... perturbé, vous savez.

— Non, je ne sais rien. Il est inquiet à propos de la guerre, bien sûr, mais qui

ne l'est pas ? En dehors de ça, en dehors de la pâleur naturellement grise du souci, parfois nuancée de rouge, qui s'installe sur son front, rouge quand la colère monte, grise le plus souvent... mais quand le temps est peu propice à nos desseins dans cette partie du monde ou dans cette autre, comme le montre la gigantesque carte murale qui domine son quartier général, alors, c'est le rouge...

— Après tout, je ne suis que sa femme, dit Guenièvre, que la reine qui le connaît mieux que quiconque au monde.

— D'accord.

— Même à grande distance, je remarque des choses.

— Par exemple ?

— Lorsqu'il chantonne...

— Quelle sorte de chant ? Je ne l'ai jamais entendu chanter.

— Vous n'avez jamais couché avec lui.

— Certainement pas.

— Eh bien, il chante dans son sommeil. Certains geignent dans leur sommeil. Arthur chante dans son sommeil. Des chants anciens.

— Et alors ?

— Même de très loin, je l'entends chanter. Au milieu de la nuit.

— C'est extrêmement étrange. Si je puis dire.

— Certainement. Eh bien, le thème du chant a changé. Maintenant, il implore Dieu de lui donner de la force. Auparavant, il avait toujours de la force,

voyez-vous. C'est la différence.

— Je n'aime pas ça.

— Moi non plus. »



ne noble dame se baigne seule dans
une mare en forêt !

— Elle a ôté ses vêtements, tous ses
vêtements !

— Elle est d'une incomparable
beauté ! La peau du plus pur albâtre !

— Trop de bleu dedans pour être de
l'albâtre ! L'albâtre s'étend du jaunâtre-
rosâtre au rosâtre-grisâtre !

— Ça ressemble à un delft ! Des
nuances de bleu dans du blanc !

— Une peau digne d'une reine !
C'est sûrement la reine Guenièvre qui se
baigne, là !

— Si c'était Guenièvre, elle serait
entourée de dames de la cour !

— Quel est cet endroit ?

— Je ne le sais, mais c'est tout près de la pauvre hutte où Nacien l'ermite cueille des herbes !

— Peut-être les dames de la cour goûtent-elles la bière que Nacien prépare avec ses herbes !

— Voyez-vous comme le soleil, ruisselant à travers les feuilles des arbres, parsème son ventre superbe de taches irrégulières comme si des feuilles y avaient été peintes par quelque grand naturaliste tels Bouguereau ou De Heem !

— De Heem ?

— Et voyez comme ses longues jambes blanches étincellent dans la lumière comme si elle les flagellait pour

que le bleu ressorte sur le blanc.

— Sans avoir de mauvaises intentions, n'ai-je pas déjà sali mon âme d'un péché mortel par le seul fait de regarder !

— Dieu sait que ça ressemble à un péché !

— Et sûrement mortel, une majesté nue étant quelque chose de très rare et de terrible !

— Maintenant elle est assise sur un rocher, pour mieux laisser le soleil folâtrer sur ses épaules, ses seins et ses fesses ! Comme elle semble jeune ! Quelle souplesse ! Quelle vigueur ! Elle pourrait bien avoir trente ans !

— Vingt-neuf, je pense !

— Non, vingt-huit !

— Voici ses servantes, lui apportant des robes multicolores !

— Elles tressent ses cheveux d'or et y fixent de grands peignes ornés de pierreries !

— Elles enveloppent la forme divine de rouge coquelicot et de puce, d'abricot et d'ocre, d'héliotrope et de mauve !

— Des joueurs de chalumeau et d'orgue de Barbarie apparaissent et font chanter leur instrument très mélodieusement dans la bise de la forêt !

— La musique tapisse le sol sous les arbres d'un amas de notes mortes ou mourantes !

— Doux Jésus, quelle journée ! »





ancelot et le Chevalier Noir, Roger d'Ibadan, traversent au trot la forêt de Pembroke.

« J'ignorais qu'il existait des chevaliers en Afrique, dit Lancelot. Évidemment, je ne suis jamais allé là-bas.

— Nous sommes peu nombreux, dit monseigneur Roger. C'est une question de technologie militaire. Le travail des métaux est une vieille tradition du pays. Nos sculpteurs sont particulièrement adroits. Si vous visitez le British Museum, vous découvrirez une assez belle collection de figurines du Bénin, on les appelle comme ça, la plupart

réalisées selon le procédé de la cire perdue mais un grand nombre également en fer martelé.

— J'suis allé au musée une fois, à Paris, dit Lancelot. Beaucoup de tableaux, de statues et autres.

— Le Louvre, sans doute.

— Dieu sait que j'étais complètement épuisé. J'ai jamais pu arriver jusqu'au bout.

— Les rois du Bénin encourageaient le travail du métal sous toutes ses formes, dit monseigneur Roger. Lorsque vous avez des ferronniers de grande compétence, il n'y a qu'un pas vers la fabrication d'armures. Lorsque vous avez l'armure, vous avez les chevaliers. C'est comme l'étrier. Certains combats

montés seraient impossibles sans étrier. Il unit la force de l'homme à celle du cheval.

— J'avais jamais pensé à ça, dit Lancelot. Je pensais que les selles avaient toujours eu des étriers.

— Ils sont apparus pour la première fois en Corée du Nord au v^e siècle, dit monseigneur Roger. Il existe des livres sur l'influence de l'étrier sur la guerre. Non pas que j'en aie lu. Ce qui est bien avec les livres, c'est qu'on n'est pas obligé de les lire tous.

— J'ai jamais été très porté sur les livres, dit Lancelot.

— J'en ai lu un grand nombre, dit monseigneur Roger. Quand on est noir, tout le monde a tendance à penser qu'on

est idiot. Je fais donc attention à ne pas être idiot. J'ai lu un bon livre l'autre jour, *L'Anatomie de la mélancolie*, de Burton. Un vrai bijou.

— Connais pas.

— Diogène frappa le père lorsque le fils jura, cita monseigneur Roger. C'est ça la sagesse.

— Mon père ne m'a jamais frappé, dit Lancelot. Mais il ne m'a jamais parlé non plus.

— Votre père était le roi Ban de Benoïc ?

— Comment avez-vous su ça ?

— Tout le monde le sait, dit monseigneur Roger. Pensez aux implications du nom "Ban".

— Oui, dit Lancelot. Il portait bien

son nom. C'était un homme bon et un excellent roi, mais proscripteur à outrance. Il aimait interdire. Ceci était interdit, cela était interdit, et ça aussi. En se réveillant le matin, on découvrait que trois nouvelles choses avaient été interdites. Benoïc n'était pas l'endroit le plus agréable au monde.

— Nous avons ça en commun, dit monseigneur Roger. Mon père était juge. Il a rédigé beaucoup de jugements. Il rédigeait parfois des jugements même quand on ne le lui demandait pas. Mais ça l'occupait.

— Qu'est-ce que c'est là-bas ? demanda Lancelot.

— Ça a l'air d'être un homme, dit monseigneur Roger. Tout en loques et

s'appuyant sur un bâton.

— Un braconnier, je parie. »

Lancelot éperonne son cheval.

« Hé ! toi, manant, dit-il à l'homme.

Qu'est-ce que tu peux bien faire dans la forêt du roi ? Et ne serait-ce pas les lapins du roi que j'aperçois pendus autour de ton cou ?

— Jadis les lapins de Dieu, dit l'homme avec sérénité. Bientôt mon dîner.

— Ne sais-tu pas, dit Lancelot, qu'en attrapant des lapins dans la forêt du roi tu mérites quarante coups par lapin ?

— Je suis un homme de Dieu, dit l'étranger, je ne me soucie donc pas des interdits terrestres.

— Quel est ton nom, insolent ?

— Je suis Walter Sans-le-Sou, dit l'homme, et je prêche la grande croisade.

— Quelle croisade ?

— Une nouvelle croisade, dit Walter, contre les ennemis de Notre Seigneur, ici même en Europe.

— Une croisade en Europe, dit Lancelot. J'imagine que par "ennemis" tu veux dire les Teutons et compagnie.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, dit Walter Sans-le-Sou. Asseyez-vous un instant et je vais vous exposer mes idées. »

Lancelot fait du feu avec des brindilles et des branchages. Monseigneur Roger dépouille les lapins.

« Selon moi, dit Walter Sans-le-Sou, l'ordre ancien est mort. Terminé. Nous ne voulons plus de l'extraordinaire, représenté par vous, messieurs, et votre célèbre roi. Le temps est venu pour le commun, le sans talent, l'ordinaire, le franchement maladroit. Un électorat assez important. Tous des êtres humains authentiques, avec un cœur, une âme et tout le reste. Vous, mes amis, tout honorables que vous soyez, vous êtes des anachronismes. Vous savez ce qui est arrivé lorsque la cavalerie polonaise a attaqué les chars allemands. Eh bien, les cavaliers ont été déchiquetés en lambeaux ! Un char n'est rien d'autre que l'expression de la volonté de la centaine d'ouvriers qui l'ont assemblé.

Et c'est eux qui l'emporteront.

— Délicieux, ce lapin, dit monseigneur Roger en mâchant.

— On aurait pu rajouter un peu de fenouil ! dit Lancelot.

— Avez-vous déjà mangé du chevreuil ?

— J'peux pas dire.

— Un rôti de chevreuil aux baies de canna, dit monseigneur Roger. En voilà un grand plat.

— Je suppose que vous le saupoudrez d'étranges et mystérieuses épices africaines.

— Nous avons quelques petits secrets, dit Roger. Il y a le mui-mui qui est de la racine de mui moulue avec de la rainette hachée, c'est drôlement fort...

— Nous avons des projets pour vous, la classe des seigneurs, dit Walter Sans-le-Sou. À l'avenir, vos fonctions seront surtout décoratives. Huissiers, contractuels, gardiens de parking, portiers, garçons d'ascenseur, ce genre de chose. Des petites planques où vous ne pourrez faire aucun mal. Une vie différente de celle que vous avez menée jusqu'ici mais, dans l'ensemble, pas une vie désagréable.

— Cet homme me semble un peu rouge, dit monseigneur Roger.

— Je n'en ai jamais rencontré, dit Lancelot. De Rouge.

— Il y a pas mal de rouges en Afrique et ils s'expriment exactement comme lui.

— En tout cas, dit Lancelot, j'en ai plus qu'assez d'entendre parler de la cavalerie polonaise.

— J'ai l'impression que nous perdons notre temps, dit monseigneur Roger. Nous ferions mieux d'aller tuer des dragons ou autres.

— On n'en rencontre pas à tous les coins de rue, dit Lancelot. Peu de gens dans ce monde ont effectivement tué un dragon. Dans n'importe quelle salle d'armes, vous trouverez une bonne douzaine de vantards qui prétendent l'avoir fait et les ménestrels chantent de tels exploits, mais dans la plupart des cas, c'est un lézard qui a été tué en réalité.

— Un lézard !

— Oui, le lézard ocellé ou lézard paré, qu'on trouve en Espagne, en Italie, dans le sud de la France et dans notre pays, et qui peut atteindre soixante centimètres. Un lézard de bonne taille, mais pas un dragon.

— Je vois.

— On comprend bien qu'un homme n'ait pas envie de rentrer dans son château un soir et de dire à sa dame, "Dieu sait que j'ai eu le combat de ma vie aujourd'hui — je n'avais pas plus tôt apprêté ma lance que le monstre était sur moi", et la dame de dire, "Mais, mon bon seigneur Giles" ou "Mais, mon bon seigneur Hebes", suivi de l'horrible question, "Quelle sorte de monstre était-ce ?" et d'être obligé de répondre, "un

lézard”.

— Certainement.

— Les vrais dragons sont danois et parlent danois, langue dont les Danois eux-mêmes disent que c’est une maladie de la gorge plutôt qu’un langage. Pour attirer un dragon, on enchaîne une vierge nue à un rocher. La vierge doit être enchaînée au rocher de telle façon que tout son corps soit visible du dragon. De nombreux tableaux célèbres montrent la technique ; *Angélique sauvée par Roger* d’Ingres en est un exemple. Lorsque le dragon a examiné votre vierge jusqu’à satiété, vous lancez un défi en bonne et due forme en danois – *Jeg udfordre dig til ridderlig camp* c’est comme ça qu’on dit d’habitude – et alors le combat

commence.

— Extraordinaire.

— Si un mélange de flamme et de danois sort de la créature, et si votre armure est noircie par la brûlure, vous savez que vous n'avez pas combattu un lézard.

— Ahurissant.

— J'ai tué trente dragons authentiques et plus mais j'ai dit au type d u *Times* de ne pas le citer dans l'article.

— Par ailleurs, dit Walter Sans-le-Sou, avez-vous remarqué ce que fait le roi ces derniers temps ? Il a un comportement assez bizarre, Arthur, non ? Avez-vous fait attention, les amis ? Ou est-il simplement trop noble

et trop grand pour répondre de ses actes comme les autres rois ?

— On lui écrabouille la tête ou on lui donne quelques sous ? demanda monseigneur Roger.

— La deuxième solution, je pense. Pour lui ôter ses derniers arguments. J'ai deux livres six sous.

— Moi, j'ai trois livres. »

Les chevaliers couvrent de pièces Walter Sans-le-Sou.



uenièvre, au petit galop dans les bois et les prés, fête le Premier Mai, toute vêtue de vert, parée d'herbes, de mousses et de fleurs, pour son plus grand plaisir.

Le Chevalier Brun apparaît.

« En garde ! » dit le Chevalier Brun.

Deux chevaliers de l'escorte de Guenièvre, monseigneur Dodynel le Sauvage et monseigneur Ligne-de-Fer des Terres-Rouges, chargent le Chevalier Brun. L'épée du Chevalier Brun étincelle.

« Ah ! ils sont cruellement jetés à terre, couverts de blessures, dit

Guenièvre. Qui est ce chevalier mécréant ? »

Monseigneur Griflet le Fise de Dieu et monseigneur Galleron de Galway assaillent le Chevalier Brun qui leur inflige de vilaines blessures.

« Mes chevaliers sont taillés en pièces, dit Guenièvre. Où est Lancelot quand j'ai besoin de lui ? Loin, quelque part à la recherche d'honneurs supplémentaires. Il est déjà plus adulé que tout autre chevalier au monde et il faut encore qu'il erre, à la recherche de nouvelles occasions d'accroître sa renommée. Si je ne le connaissais pas si bien, je penserais qu'il manque d'assurance. Mais je comprends qu'on savoure l'occasion de faire ce que l'on

fait bien, comme de blesser mortellement l'ennemi. Encore que... »

Un grand cri s'élève. Un nouveau chevalier vêtu d'une armure toute grise, arrive en trombe sur le champ de bataille.

Le Chevalier Brun a un mouvement de recul.

« Vous, monseigneur, dit-il, êtes-vous celui auquel je pense ? »

Le nouveau chevalier ne dit rien.

« Détachez votre heaume, monseigneur, que je puisse voir votre visage. Car si vous êtes Lancelot du Lac, je me rends et me mets sous votre protection, mais si vous êtes un quelconque chevalier, je vous écrase la tête.

— Vous en premier, dit le nouveau chevalier. Ôtez votre heaume, pour que je puisse voir qui prend tant de libertés avec l'escorte de la reine, qui ne vous voulait aucun mal et n'avait d'autre idée en tête que de fêter ce Premier Mai dans la nature. »

Le Chevalier Brun ôte son heaume. L'autre chevalier éperonne son cheval et le frappe au visage avec le plat de son épée.

« Impossible que ce soit Lancelot, dit la reine, car c'est de la tricherie et Lancelot n'admet la tricherie sous aucune forme. Mais je ne suis pas mécontente que ce nouveau chevalier ait flanqué ce type à terre où il se tord de douleur.

— Lancelot n'emploierait jamais une telle ruse », dit monseigneur Bedevere qui se tient au côté de la reine. « Même envers un chevalier assez audacieux pour porter une armure brune avec un cheval noir. Toutefois je ne suis pas fâché que cet homme soit à terre, car il s'est battu comme diable d'enfer.

— Exactement, dit la reine. Mais le chevalier en gris est parti au trot, qu'allons-nous faire de celui-ci ?

— Je vois deux possibilités, dit monseigneur Bedevere. Soit le tuer, soit le persuader d'entrer à votre service.

— Eh bien, allez le chercher, dit Guenièvre, et nous verrons ce qu'il préfère. »

Le Chevalier Brun est amené, le

visage en lambeaux.

« Monseigneur Chevalier, dit la reine, pourquoi avez-vous ainsi attaqué mes gens ? Nous ne faisons que fêter le Premier Mai paisiblement, recherchant la fraîcheur de la saison, et pourquoi avez-vous tout gâché en embrochant leurs corps avec tant d'acharnement ? Si ce nouveau champion, celui qui a l'armure unie, n'était pas intervenu, c'eût été ma perte.

— Madame, dit le Chevalier Brun, je ne savais pas que je m'en prenais à l'entourage de la reine. Je pensais plutôt à un détachement de l'ennemi passé derrière nos lignes et déguisé en bons chevaliers anglais pour tromper le peuple. Je ne m'imaginais pas que l'on

puisse célébrer le Premier Mai en toute tranquillité en temps de guerre lorsque le monde entier est entraîné dans un combat abominable dont l'issue déterminera, que ce soit en bien ou en mal...

— Un diable d'enfer, dit monseigneur Bedevere, dans sa façon de parler aussi.

— Voulez-vous dire que je suis frivole, monseigneur Chevalier ? dit Guenièvre. Si c'est le fond de votre pensée, je le prends très mal car si quelqu'un célèbre le Premier Mai sous l'effet d'une excitation tout à fait appropriée à la saison, à mon sens, ça ne veut pas dire...

— C'est contagieux, dit Bedevere.

Vous êtes aussi hâbleuse que lui. »

Le Chevalier Brun s'agenouille.

« Dites-moi le nom du chevalier qui l'a emporté sur moi, dit-il. Car, bien qu'il m'ait vaincu surtout par duperie et trahison, les coups qu'il m'a assenés témoignent d'un bras fort, comme je n'en ai pas rencontré en vingt-six ans.

— Nous l'ignorons, dit Guenièvre. Dites-moi,

Chevalier Brun, d'où êtes-vous ?

— D'Écosse, dit le chevalier. Nous aimons le brun en Écosse, c'est la couleur de notre whisky, la couleur de nos vêtements et celle de nos landes quand le soleil a fait son oeuvre. Je suis conscient que les chevaliers de bonne lignée ne devraient pas porter d'armure

brune avec un cheval noir mais je fais comme il me plaît, la plupart du temps. Le brun est aussi la couleur la plus érotique, comme l'ont prouvé de nombreuses études savantes. Et c'est ainsi, à mon avis, à cause de son analogie, si l'on considère le spectre des couleurs, avec la *lort** – j'utilise le terme danois pour ne pas offenser la reine... »

Guenièvre en grande conversation avec le Chevalier Brun.

« Le bombardement a été terrible, dit-il. Je suis récemment arrivé de Londres où il y a des incendies partout. Ils envoient cinq ou six cents avions en même temps. Finalement, les gens le prennent très bien.

— Mais est-ce que nous ne les bombardons pas aussi ? demanda Guenièvre.

— Si, dit le Chevalier Brun. Nous utilisons des Wellington, des Hampden, des Halifax contre leurs villes. Malgré tout, les pertes sont élevées. Aux alentours de six ou sept pour cent par raid. C'est très proche de l'inacceptable.

— Qu'est-ce qui *est* inacceptable ?

— On ne dit jamais ce qui *est* inacceptable, dit le Chevalier Brun. Cela dépend, voyez-vous, de la situation. Il peut arriver qu'un jour la situation nécessite que l'on déclare acceptable beaucoup plus que ce qui était inacceptable auparavant. Piège

dans lequel on ne souhaite pas tomber. C'est pourquoi nous utilisons la formule "très proche de l'inacceptable".

— Horrible façon de faire la guerre, dit Guenièvre. Je préfère de beaucoup les anciennes pratiques.

— Je ne vous contredis pas, dit le Chevalier Brun. La guerre devrait être réservée aux guerriers, c'est-à-dire à nous.

— Si ça ne l'est pas, dit Guenièvre, c'est que vous, les chevaliers, vous êtes toujours fourrés dans les bois à vous tailler en pièces. Vous n'avez aucun sens des plans à long terme, ni celui de la stratégie.

— C'est notre tradition, dit le Chevalier Brun. C'est notre façon

d'accumuler les honneurs.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit Guenièvre, et je reconnais que j'aime voir, autant que n'importe quel homme, un coup bien placé sur le heaume ou assené dans les testicules. Mais, par les temps qui courent, ce genre de comportement n'est pas à la hauteur, comme on dit. Qu'est-ce qu'un chevalier sur son cheval, tout talentueux qu'il soit, comparé à six cents avions engagés dans un bombardement de précision ? Pas grand-chose.

— Ils sont tout, sauf précis, dit le Chevalier Brun. Ils font beaucoup de dégâts, oui, mais la précision n'est pas leur fort. Ils brisent la théière et ratent le dépôt d'essence.

— C'est vrai ?

— Trop vrai. J'étais pilote autrefois. J'ai abandonné car, tout en ayant quelques caractéristiques du combat chevaleresque, le combat aérien individuel est différent. La mitrailleuse n'est pas une belle arme. »

Guenièvre au lit avec le Chevalier Brun.

« Fantastique, dit la reine, ça n'a jamais été aussi bon.

— Nous autres, Écossais, nous nous y connaissons un peu, dit monseigneur Robert. Par le Clyde, le Forth, la Dee, le Tay et la Tweed, nos principales rivières je jure par nos principales rivières car je ne crois pas en Dieu —, par le Clyde, le Forth, la Dee, le Tay et

la Tweed, je déclare que de ma vie, je n'ai rencontré de femme plus ardente.

— Charmant de votre part, dit Guenièvre. La recherche de l'orgasme en soi est, à mon sens, quelque chose que l'on devrait laisser aux classes inférieures qui ont peu de plaisirs en dehors de celui de lever le coude. Mais, accouplé, sans jeu de mots, avec un degré supérieur d'affinité spirituelle, comme dans le cas présent...

— Vous êtes mon genre de reine, dit le Chevalier Brun, même si vous avez trente-six ans.

— Avez-vous déjà couché avec une reine avant moi ?

— Oui, dit le Chevalier Brun. Avec trois, en fait. Sans vouloir me vanter.

Vous me le demandez et je vous réponds en toute honnêteté, d'une façon virile. Elles n'étaient peut-être pas reines de grands royaumes, mais des reines malgré tout. Vous êtes la meilleure.

— J'ai toujours été la meilleure, dit Guenièvre, toute ma vie. »

* *Merde* en danois.



est-ce bien Mordred qui danse là, seul, au clair de lune ?

— Nul autre !

— Pourquoi danse-t-il ?

— Le spectacle est si étrange, si inhabituel, qu'il nous faudra interpréter la danse !

— Il s'incline vers la gauche, il s'incline vers la droite, puis il s'incline vers l'avant !

— Comme s'il répondait à des applaudissements !

— Maintenant il soulève son genou droit lentement, très lentement, les mains jointes sous le genou qu'il embrasse brusquement !

— Pur narcissisme ! Révoltant au plus haut point !

— Il fait des gestes comme s'il repoussait quelque chose des deux mains et donne des coups de son pied gauche !

— Il montre de cette façon qu'il est différent des mortels qui hantent la terre !

— Il bondit, court, bondit, court et bondit encore !

— Il fanfaronne d'autant plus !

— À présent il sautille d'un bout à l'autre de la scène, ou ce qui serait une scène s'il y en avait une, jambe droite étendue et mains formant un cercle ou un anneau au-dessus de sa tête !

— C'est une couronne qu'il mime !

— Oh ! la la ! C'est la danse de la

plus ignoble trahison !

— À présent il fait le geste de compter en plaçant l'index de sa main droite sur le pouce, puis sur l'index, le majeur, l'annulaire et le petit doigt de sa main gauche !

— Ce sont les richesses de l'Angleterre qu'il est en train de compter !

— Maintenant il mime la montée d'une échelle, de plus en plus haut, toujours plus haut...

— Pour dominer le monde entier !

— Qu'est-ce qui a bien pu engendrer un esprit si malhonnête et si pourri ?

— Ses yeux ressemblent à des têtes de serpents qui sifflent.

— Parfois ils crachent, ses yeux, et

parfois ils sécrètent une sorte de substance à vous faire dresser les cheveux sur la tête...

— Le ciel me préserve de dire quoi que ce soit qui pourrait être considéré comme une excuse à la conduite de Mordred, mais...

— Mais quoi ?

— Il est vrai qu'Arthur a tenté de le tuer lorsqu'il était tout jeune !

— Parce que Merlin avait prédit qu'Arthur serait abattu par quelqu'un né le Premier Mai !

— Arthur a fait embarquer sur un bateau pour l'étranger tous les enfants nés le Premier Mai de parents nobles.

— Le bateau voguait au son d'une musique positive !

— Arthur adore la musique, n'importe laquelle !

— Le bateau devait se fracasser sur les rochers ! C'était intentionnel !

— Ça frise la perfidie !

— Mais Mordred a été projeté en l'air et sauvé !

— Et a vécu pour devenir le répugnant démon qu'il est !

— Dire qu'un tel homme est maintenant installé à la tête de l'État !

— Jour noir pour la Grande-Bretagne !

— Qui en verra de plus noirs encore ! »





ancelot heurte bruyamment le heaume du Chevalier Jaune. Des coups violents sont échangés des deux côtés. Avantage tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Une petite fille vêtue de vert apparaît sur le champ de bataille.

« S'il vous plaît, messieurs », dit-elle.

Lancelot fait signe au Chevalier Jaune de reculer. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à la petite fille.

— S'il vous plaît, monseigneur, vous voulez bien acheter des petits gâteaux faits par les Éclaireuses ? Cinq sous la boîte.

— Quatre, dit Lancelot en attrapant

sa bourse.

— Quatre boîtes ?

— Quatre sous, dit Lancelot. Deux boîtes. Dont une pour mon ami, là.

— Monseigneur, ce sont des petits gâteaux des Éclaireuses. C'est un prix fixe. Nous n'avons pas le droit d'en changer.

— Alors, tu vas manquer la vente, dit Lancelot. Je n'ai jamais vu une boîte de petits gâteaux d'Éclaireuses qui vaille plus de deux sous. Quatre, c'est généreux.

— Oh ! ça suffit ! » dit le Chevalier Jaune, monseigneur Colgrevaunce de Gorre. « Donnez à la petite ses dix sous, pour l'amour du ciel !

— Quatre sous la boîte et pas un sou

de plus, dit Lancelot, pointant son épée sur monseigneur Colgrevaunce.

— Doux Jésus, vous êtes aussi nerveux qu'un boisseau de puces.

— Nerveux comme un boisseau de puces, dit Lancelot. C'est très imagé. Une expression de Gorre ?

— Une expression d'Alexander Pope* au sommet de sa création. À présent, je vais donner à cette jeune personne ses dix sous, vous aurez vos petits gâteaux et nous reprendrons notre mêlée fracassante.

— Merci, mon bon seigneur Chevalier, dit la petite fille. Est-ce qu'un pot de marmelade des Éclaireuses vous intéresserait ? Le citron vert de Perse est très bon.

— Assez, dit Lancelot. Tu as plumé deux des plus grandes poires du royaume. Ça devrait te suffire. »

La petite fille s'enfuit. Monseigneur Colgrevaunce ouvre la boîte de petits gâteaux.

« Dites-moi », dit Lancelot en mangeant son gâteau, « comment ça se passe à Gorre ? Est-ce que la reine est encore absente ? »

— Toujours, et le roi est à moitié fou de rage, dit monseigneur Colgrevaunce.

— Elle a filé à l'anglaise ?

— Absolument. Le roi Sans-Merci couchait avec l'une des dames d'honneur de la reine. En fait, avec toutes ses dames d'honneur.

— Combien y en avait-il ?

— Une bonne douzaine. La reine a finalement pigé et elle a tiré sa révérence.

— En ce cas, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

— Les rois se reprochent rarement quoi que ce soit, vous le savez bien.

— Arthur, si, dit Lancelot. Tout ce qui va mal dans ce monde, il s'en accuse.

— Arthur est un saint, Sans-Merci est loin d'en être un.

— Regrettable, dit Lancelot. Comment s'appelle la reine ?

— Fiona Lyonesse de Gales.

— Est-ce celle dont le père a été tué par un géant ?

— Non, non, vous pensez à Fiona des Terres-Humides.

— Le géant s'appelait Morgor. Je crois que j'ai eu affaire à lui. Il avait un œil supplémentaire sur son coude gauche. La chose la plus monstrueuse que j'aie jamais vue — j'en ai raté mon jeu de jambes.

— Vous avez la réputation de couper le bras gauche de vos adversaires. Pourquoi ?

— Pour leur laisser le droit. Habituellement le meilleur bras. Il vaut mieux, à mon avis, laisser à un adversaire quelques parcelles de dignité et une marge d'employabilité que de s'acharner sur chaque dernier centimètre cube de son sang.

— C'est une gentille attention.

— Vous combattez bien, monseigneur Chevalier. Où en est la guerre, selon vous ?

— Pas brillant, dit le Chevalier Jaune. J'entends des choses effroyables de tous côtés. Que savez-vous sur Mordred ?

— Un fils d'Arthur. Plus ou moins. Jusqu'ici, il s'est principalement distingué dans la spéculation et le trafic d'argent. Il s'habille tout en noir. Il est partout accompagné de deux braques appelés Gad et Gisarme. Il joue du cymbalum pour lequel il a écrit un certain nombre de compositions, plutôt mauvaises d'après les connaisseurs. À douze ans, il a essayé de m'empoisonner

en ajoutant de la jusquiame à la bière que je buvais. La dose était mal calculée et l'affaire a été considérée comme une gaminerie.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup.

— Non.

— Et ce Churchill, il ne semble pas vraiment compétent.

— Jusqu'ici, il n'a pas fait grand-chose pour nous, c'est certain.

— Pensez-vous qu'il soit à la solde de l'ennemi ? C'est ce que suggérerait Haw-Haw l'autre jour.

— Je n'écoute jamais ce con. Encore du thé ?

— Non, merci.

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Lancelot. Il déroula un bout de papier

glissé dans la boîte de gâteaux des Éclaireuses.

Monseigneur Colgrevaunce essaie de voir par-dessus son épaule.

« Ça ressemble à une formule mathématique.

— Effectivement », dit Lancelot, et il fourra le papier dans son heaume.
« Poursuivons. »

Ils reprirent leur mêlée fracassante.

* Poète et satiriste anglais du XVIII^e
siècle.



Arthur, monseigneur Kay, monseigneur Helin le Nul et monseigneur Lamorak de Gales inspectent la locomotive soudée au rail.

« Comment dessoude-t-on une soudure ? demanda Arthur. En la faisant sauter avec un levier ?

— Nous pourrions faire soulever les rails, dit monseigneur Lamorak, à l'avant et à l'arrière de la locomotive. Cette section pourrait alors être glissée sur un côté et de nouveaux rails posés. Mais il faudrait quelque chose de fort et puissant pour déplacer le tout.

— On pourrait poser des rails

perpendiculairement aux rails existants et installer une autre locomotive sur ces rails, dit monseigneur Kay, mais cela prendrait une éternité.

— Si Merlin était encore en activité, il pourrait l'enlever par magie, dit le roi. “Ôtez-vous d’ici !” dirait-il, et ce serait chose faite. Je crains de n’avoir jamais apprécié Merlin à sa juste valeur. » Il marqua une pause. « Quelle saloperie ! »

Nouvelle inspection de l’énorme locomotive.



« Je suis d'avis de la faire sauter, dit monseigneur Helin. J'ai suffisamment de gélignite pour expédier ladite locomotive aux abords de l'île de Wight, si vous le souhaitez.

— Nous avons plus de soixante mille sujets sur l'île de Wight, dit monseigneur Kay. Je dois dire loyaux pour la plupart. Loyaux et très croyants. Il serait fâcheux de se débarrasser d'une locomotive sur eux au milieu de la nuit. Non pas que je doute de votre habileté.

— J'ai fait sauter dix-neuf ponts en France, dit monseigneur Helin. Du beau travail partout, sans exception ; vous pouvez vérifier mes certificats d'aptitude.

— Nous pourrions demander aux

sapeurs de creuser un tunnel en dessous, dit monseigneur Lamorak, et lorsque le trou serait suffisamment grand, couper les rails, et la locomotive tomberait dedans. Puis nous comblerions autour et poserions de nouveaux rails. Qu'en pensez-vous ?

— Si nous pouvions la faire fondre d'une manière ou d'une autre, répondit monseigneur Kay. Construire une sorte de fourneau autour...

— Soulevez-la avec un cric, dit Arthur. Enlevez roues et rails ensemble. Remplacez les roues. Remplacez le rail. Redescendez la locomotive et le tour est joué.

— Quelle bonne idée ! dit monseigneur Lamorak. Pourquoi n'y ai-

je pas pensé ?

— Excellente idée, dit monseigneur Helin. Propre, méthodique, logique, logique-chirurgique, chirurgique-administratif...

— Une solution parfaite, dit monseigneur Kay. On comprend, en de tels moments, pourquoi vous êtes roi, sire. Votre idée est mille fois meilleure que toutes les nôtres.

— J'adhère à ce point de vue, dit monseigneur Lamorak, s'agenouillant, de tout mon cœur et de toute mon âme.

— Moi aussi, dit monseigneur Helin. Un vrai miracle de l'intelligence qui s'est produit sous nos yeux.

— Vous en faites trop, mes gaillards, dit Arthur. Rien de plus qu'un

cerveau qui fonctionne bien. Appelez l'équipe des cheminots et allons-y. »

Arthur s'assit sur un bidon de pétrole et dicta.

« Au-delà de mes pouvoirs dans le cas présent. » Monseigneur Kay leva les yeux de son bloc sténo.

« Est-ce vraiment au-delà de vos pouvoirs ?

— Je le pense, dit Arthur. Cette guerre m'a fait réaliser quelle vaste partie de l'existence est au-delà de mes pouvoirs. Une expérience peu agréable. Avez-vous entendu Ezra ce matin ?

— Je l'ai manqué. Était-il bon ?

— Excellent. Il a dit que Roosevelt est un imbécile et tient toutes ses idées de Felix Frankfurter. Il l'a appelé

Franklin D. Frankfurter Jewsfeld.

— Et Haw-Haw ?

— Haw-Haw s'en prenait encore à la reine.

— De façon explicite ?

— Je ne vous le dirai pas. Ça mettait en cause l'Écossais. Ou plutôt le prétendu Écossais.

— Hum.

— Je me demande s'il existe. L'Écossais.

— Hum.

— Autrefois, j'aurais envoyé la reine au bûcher. Sur une simple rumeur.

— Et Lancelot serait tombé du ciel pour la sauver. En massacrant une demi-douzaine de bons chevaliers pour la circonstance.

— Oui. On peut toujours compter sur Lancelot. C'est pourquoi je n'avais pas de scrupule à ordonner le bûcher. Lancelot ne m'a jamais laissé tomber. Et regardez ceci. » Il tendit à monseigneur Kay un papier.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Le devoir du juré, dit Arthur. Avez-vous déjà vu ça, vous ? En pleine guerre ?

— Vous pouvez probablement y échapper si vous leur dites que vous êtes le roi.

— On ébruiterait alors partout que le roi a utilisé sa position pour se dérober à une obligation sacrée.

— Oui, vous ne pouvez pas jouer sur les deux tableaux.

— Je savais que je pouvais compter sur vous pour avoir une parole réconfortante.

— Pour en revenir à la Prophétie, dit monseigneur Kay.

— Oui ? dit Arthur.

— Eh bien ! il me semble que ce serait maintenant le bon moment d'y jeter un coup d'œil. Voir si elle fait la lumière sur la suite des événements.

— Vous voulez la voir. La Prophétie. Le véritable document.

— Si vous pensez que c'est opportun, sire. Je veux dire, je suppose que ce moment en vaut bien un autre, non ?

— Je ne mène pas la barque à votre goût, c'est ça ? Je suis en train de perdre

la guerre, des conflits sociaux sont imminents, alors il vaut mieux ressortir la vieille Prophétie et vérifier le cap. Tout spécialement parce que vous êtes persuadé qu'elle n'existe pas, que ce n'est que du jargon de roi, de quoi épater le poulailier...

— Je reconnais que c'est en partie par curiosité.

— Je pourrais vous en laisser voir un petit bout.

— Ce serait très aimable de votre part, sire.

— Pas la totalité. Si je vous laissais voir la totalité, vous en sauriez alors autant que moi.

— Certainement pas. Je ne suis pas roi. Même si je la voyais je ne

discernerais pas nécessairement, si vous comprenez mon...

— Sûrement. Bon, alors, je vais vous laisser jeter un coup d'œil.

— Parfait.

— Mercredi, peut-être. Mercredi ou jeudi.

— Arthur, vous vous moquez de moi.

— Merlin n'avait que sept ans quand il s'est exprimé. Assis sur un rocher. Il a respiré à fond — inspiration — puis il a discoursu pendant sept heures. La Prophétie est divisée en sept parties. Celle qui me trouble le plus, pour le moment, c'est la Sixième. »



monseigneur Roger d'Ibadan parle avec le Chevalier Rouge, monseigneur Ligne-de-Fer des Terres-Rouges.

« La rigidité, dit monseigneur Roger, c'est ce qui vous coulera.

— Facile à dire, dit Ligne-de-Fer. Votre population n'a rien à perdre dans cette guerre alors que des hordes teutoniques écumantes sont prêtes à traverser nos frontières à tout moment.

— C'est un comportement de dik-dik de s'en remettre totalement au Parti, dit monseigneur Roger. À mon avis. La pensée individuelle, même corrompue ou déviée, est une condition essentielle à l'utilisation créative de l'existence.

— Qu'est-ce qu'un dik-dik ?

— Une petite antilope presque sans cervelle, dit Roger. Sans vouloir vous offenser. Mais cela me peine de voir des adultes couchés sur le dos, offrant pour ainsi dire leur gorge au couteau.

— Le Parti incarne la sagesse collective du peuple, dit le Chevalier Rouge. Le Parti a également accès à une information à laquelle l'individu n'a pas accès. Je préfère de beaucoup laisser les décisions importantes au Parti plutôt qu'à une bande d'idiots au Parlement.

— Le parlementarisme garantit que la voix du peuple est entendue.

— Mais le peuple, et je ne m'en exclus pas moi-même, est en majorité gentiment naïf quant aux affaires

publiques.

— Mon père disait la même chose : “Ils en savent plus que nous, ils ont des informations que nous n’avons pas.” En parlant d’un gouvernement qui plongeait le pays dans une ruine complète.

— Le Parti a délivré mon pays de la plus terrible tyrannie imaginable, dit Ligne-de-Fer. Quelque chose que l’on n’oublie pas.

— Et les procès de 1937 ?

— Vous m’ennuyez, dit le Chevalier Rouge. La question est, où est Arthur ? Où est Guenièvre ? Qui dirige le pays ?

— Mordred, d’après ce que j’ai entendu dire. Je ne sais pas pourquoi ces gens n’arrivent pas à lire dans son caractère. Ça paraît parfaitement clair.

— Clair comme de l'eau de roche, dit le Chevalier Rouge. Même en Russie, nous sommes au courant pour Mordred.

— On jase sur la famille royale en Russie ?

— Dans les cuisines, dit Ligne-de-Fer. Il y a quatre cuisines chez moi. Naturellement certains potins montent aux étages.

— Vous avez des domestiques ?

— Pas exactement des domestiques. Des gens qui viennent nous aider de temps en temps.

— Combien ?

— Voyons, dit Ligne-de-Fer. Un intendant, un chef cuisinier, deux sous-chefs, plusieurs personnes pour tenir les

comptes – quatre, je pense –, un maître d'hôtel et les bonnes. Treize bonnes, je crois. Et puis les valets et les contremaîtres pour surveiller ceux qui travaillent aux champs ou ailleurs. Et un vétérinaire.

— Et vous appelez ça la Révolution ?

— J'ai combattu dans l'armée rouge tandis que tous mes amis, ou la plupart d'entre eux, étaient avec les blancs. Le Parti s'en souvient.

— Vous ne semblez pas si vieux que ça.

— C'est la joie de combattre. Ça maintient jeune.

— Y a-t-il une joie de combattre ? demanda monseigneur Roger. J'en ai

l'expérience, je crois, mais c'est étrangement déprimant, pour une joie. C'est vrai que je suis enclin à la mélancolie. À cette minute même, je suis mélancolique.

— Moi aussi je suis mélancolique ces jours-ci, dit le Chevalier Rouge. C'est à la fois la guerre et mon sens aigu de l'histoire.

— Mon bon seigneur, je pense que votre tristesse est de loin inférieure à la mienne.

— Je suis plus triste que n'importe qui, dit le Chevalier Rouge, mon âge avancé a élargi et approfondi ma conscience historique aiguë. Sauf votre respect, votre tristesse n'est qu'une blague comparée à la mienne. »

Là-dessus, monseigneur Roger se pâma de tristesse. Il revint à lui puis se pâma encore et chaque fois qu'il se réveillait, il se pâmait à nouveau.

« Par Dieu, dit le Chevalier Rouge, c'est sûrement la plus belle tristesse que j'aie jamais vue, chez un homme ou une femme, chez un prêtre ou un laïc. Qu'est-ce qui provoque tant de douleur chez ce bon chevalier ?

— C'est l'amour », dit monseigneur Roger, revenant à lui. Il commença à piquer la manche de son pourpoint noir avec un poignard d'argent, « Je suis aussi malheureux que Lancelot le jour où la chasseresse l'a transpercé d'une flèche dans la fesse. Il ne pouvait pas retirer la barbelure enfoncée de quinze

centimètres ni s'asseoir sur une selle et dut s'étendre sur le ventre en travers de son pauvre cheval, les jambes dodelinantes et sa grande tête heurtant le flanc de la pauvre bête à chaque pas, jusqu'à Westminster.

— Arrêtez avec ce couteau, dit le Chevalier Rouge. Ça me rend nerveux. Y a-t-il, si je puis vous demander, quelque obstacle à la réalisation de vos espérances ? La dame est-elle indifférente, ou est-elle, peut-être, éprise d'un autre ? Ou est-ce que son mari, si elle a la malchance d'en avoir un, auquel cas je ne peux pas vous conseiller car le Comité central n'approuve pas les liaisons qui...

— Rien de tout ça, dit monseigneur

Roger, et cependant, pire encore. L'amour m'a tendu une embuscade qui m'a pris au dépourvu. Celle que j'aime n'est pas une honnête femme.

— Une femme de mauvaise réputation ?

— Oh ! Excellente réputation, dans son métier, il n'y a pas mieux.

— Et ce métier est ? »

— Elle est bandit de grand chemin. Elle m'a délesté d'une certaine somme sur la route de Baginton il y a sept jours. Une si petite somme que c'en était gênant.

— Elle a maîtrisé un chevalier tout en armure ?

— Elle avait un fusil Sten. Elle s'appelle Clarice. Je n'ai aucune idée si

c'est son vrai nom ou un nom d'emprunt qu'elle utilise professionnellement.

— Je parie que c'est une belle fille.

— Superbe. Elle portait un corsage presque transparent.

— Je comprends.

— Tout est dans la tête, vous savez. C'est notre imagination qui enjolive des choses ordinaires comme les seins qui vous semblent alors exceptionnels et magnifiques.

— Da.

— Donc, vous ne me trouvez pas complètement idiot.

— Pas plus idiot que n'importe quel foutu idiot.

— Vous me rassurez.

— Bon.

— Mais je suis toujours aussi malheureux, vous comprenez.

— Parfaitement. »



yonnese et Edward sur le pont d'un pétrolier, l'*Ursala*. Ils écoutent Ezra à la radio du navire.

« La prochaine paix, dit Ezra, ne sera pas conclue par une paire de youpins assis à chaque bout d'une table, ou debout derrière les prétentieux qui les représentent devant le public. Et les objectifs fondamentaux de la paix ne seront pas ceux de Versailles. C'est-à-dire, préparer la guerre suivante. C'était cela le véritable but de Versailles avec ses frontières arbitraires, ses Skodas, ses États artificiels. Ses usines d'armement qui fonctionnent avec l'argent des juifs, grâce aux emprunts

financés par l'argent extorqué aux aryens, aux ouvriers agricoles et aux travailleurs de l'industrie. La prochaine paix ne sera pas financée par des prêts internationaux. Tenez-vous-le pour dit. Et l'Angleterre n'aura certainement pas un foutu mot à dire sur les conditions de paix.

— Je suppose qu'il est relativement inoffensif, dit Edward. Les gens ne peuvent décemment pas croire à toutes ces conneries.

— Cette façon de parler est curieuse, dit Lyonesse. Remarquez ce "travailleurs". Où est passé le *r* ? Si on croit ce que dit ce pseudo-ami du peuple, on est prêt à gober n'importe quoi.

— Nous serons réaffectés, je suppose, dit Edward. Très probablement dans des unités différentes. Permission d'abord, j'imagine. Et vous avez un mari.

— Si on peut dire, dit Lyonesse.

— Alors, nous deux, c'est fini.

— Ce que vous êtes défaitiste, alors, dit Lyonesse. Pourquoi tout le monde autour de moi est si convaincu que ça va mal tourner ? La bataille, la guerre, vous et moi...

— Je suis plâtrier, dit Edward. Pour le moment, je suis une honnête imitation d'officier et d'homme du monde, mais en réalité je ne suis rien d'autre qu'un plâtrier. Et vous, vous êtes reine, et le roi

votre mari voudra probablement avoir ma tête quand il vous retrouvera.

— Sans-Merci est sûrement en colère mais il est presque toujours en colère, rien de nouveau de ce côté-là. Je doute qu'il me cherche très énergiquement.

— Je serai sans doute arrêté dès que je mettrai les pieds dans un bureau de poste. Je verrai ma photo sur les murs, parmi celles des autres séducteurs.

— Aucun mur de bureau de poste n'est assez grand pour vous tous.

— Je n'ai jamais fréquenté de reine auparavant.

— Et comment est-ce ?

— Pas trop mal. Je comprends pourquoi on écrit toutes ces histoires

d'amour, ces opéras et autres romances.

— C'est plutôt terrible, d'être reine. Il faut assister aux cérémonies publiques. Il faut être là, debout, et sourire pendant que la personnalité locale explique comment est emballée la tourbe.

— Comment est-elle emballée, la tourbe ?

— De façon très astucieuse, dit Lyonesse, mais le problème, c'est que vous n'avez aucune envie de savoir comment est emballée la tourbe et que vous êtes fichtrement sûre que votre bon mari, au palais, lui, est en train de monter Glenda ou l'une des autres dames tandis que vous assistez aux cérémonies d'inauguration de la

nouvelle méthode d'emballage de la tourbe.

— Je vois.

— À Gorre, la tourbe est l'une de nos principales exportations. Les autres sont les pansements de toutes tailles et les films pornographiques. Mon mari s'intéresse personnellement à l'industrie du film.

— Une gamme de produits bien diversifiée.

— Nous sommes prospères, surtout en temps de guerre. Mais être reine, même une espèce de reine provinciale, c'est s'ennuyer comme peu d'humains s'ennuient. Bavarder avec les blessés dans les hôpitaux, par exemple. Dieu sait qu'ils ont souffert et qu'ils souffrent,

mais on n'a tout simplement pas grand-chose à leur dire. "Bonjour, d'où êtes-vous ? On dirait qu'il vous manque une jambe, là." Je ne suis pas douée pour ça.

— Je parierais que vous êtes tout à fait merveilleuse.

— Il m'a même demandé de participer à l'un d'eux. À un film.

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai accepté. Le film a été primé.

— Vous pensez que ça me choque ?

— C'était une scène avec une autre femme. Glenda, en fait. Nous avons passé un très bon moment. Je me suis étonnée moi-même.

— Est-ce que je peux le louer, ce film ? Est-ce que les ciné-clubs l'ont ?

— J'essaie de vous faire

comprendre pourquoi je suis partie.

— Inutile.

— Bien sûr, je *peux* le faire, être la reine. J'ai le sang qui convient.

— Un sang parfait, j'en suis certain.

— Je ferai de vous un évêque. Vous pourrez bénir notre lit avant que nous sautions dedans.

— Je ne pourrais pas m'empêcher de regarder derrière mon épaule pour voir la foudre tomber.

— Vous feriez un bel évêque. Bourrer les orphelins de jouets à Noël. Bourrer...

— Oui, oui. Vous avez un penchant indéniable pour l'illégal.

— Le légal n'a pas donné grand-chose pour moi, jusqu'ici. Encore

combien de jours, pensez-vous ?

— Un jour et demi, ont-ils dit.

— Où accostons-nous ?

— Ils ne veulent pas nous le dire.

Langue déliée, bateau coulé. Ils répètent ça sans cesse.

— J'aimerais bien qu'il y ait encore de ce truc fameux que nous buvions autrefois, lorsque nous étions jeunes.

— En fait, dit Edward, je me suis mis d'accord avec l'un des cuisiniers.

— Faut prendre les plus beaux jouets, dit Ezra. Les miens sont déglingués.

— Ça ne lui ressemble pas, dit Lyonesse.

— Mais j'écirai le contraire le matin, quand je me sentirai mieux. Le

fou échappe au fouet, dit Ezra, *la gente
intanto strillava a tempesta*, nenni, dit
le chevalier, je ne me relèverai pas
avant que le pardon me soit accordé. »



es homards, dit Arthur.

— Quoi ? dit monseigneur Kay.

— Les homards sont la seule chose que la plupart des gens tuent de leurs propres mains, dit Arthur. Dans le monde actuel.

— Pas nous, dit monseigneur Kay. Nous frappons violemment l'ennemi.

— Nous sommes différents, dit Arthur. Nous sommes des soldats professionnels. La majorité des gens ne tuent même plus les poulets. Ils les achètent au supermarché, bien emballés. Le combat entre l'homme et le homard reste, dans cette civilisation, la dernière expérience d'assassinat sans

intermédiaire. Écrivez cela.

— L'écrire ?

— Oui. C'est une pensée. Il se pourrait que ça me serve un jour.

— Nous avons reçu des dépêches de Londres, dit monseigneur Kay. La reine est partie en laissant Mordred comme régent.

— Mordred ? Quel manque de jugement !

— Je le pense aussi, dit monseigneur Kay. Mais vous connaissez Guenièvre.

— Où est-elle ? demanda Arthur.

— On ne sait pas très bien, dit monseigneur Kay. Théoriquement elle essaie de vous retrouver. Mais elle n'a été en relation avec personne depuis qu'elle est partie.

— Eh bien, elle avait envie de changer de décor. Après tout, elle n'a pas tort. C'est le mois de mai ; elle est probablement allée fêter le Premier Mai. Je ne tiens pas en place, moi non plus. D'ailleurs, j'ai envie de bouger à la minute même. Je pense que je vais aller à Malte. Malte ne tient qu'à un fil.

— Malte ne tient qu'à un fil depuis décembre. Ça ne vous a pas dérangé jusqu'à maintenant, sire.

— Remarquez, je pourrai aller au Maroc.

— Nous ne nous battons pas au Maroc.

— Ça finira bien par arriver, dit Arthur. Quelqu'un devrait peut-être aller voir sur le terrain.

— Je soupçonne, dit monseigneur Kay, une tentative de diversion.

— Ah ! bon.

— Quelle est cette musique ?

— Hummel, dit Arthur. Le *Concerto pour piano en la mineur*.

— C'est bien pompeux.

— Mon bon seigneur Kay, ne soyez pas si méprisant. Moi, j'aime ça.

— Ce n'est pas une musique de circonstance en temps de guerre.

— Au contraire, dit Arthur. Écoutez la radio allemande si vous voulez une vraie musique de guerre. J'imagine que ça rend les gens timbrés.

— Avez-vous entendu Haw-Haw ce matin ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que l'Angleterre, en tant que concept, est finie, terminée. Il a dit que nous sommes en putréfaction et que les marées de l'histoire entraînent les détritiques vers la mer.

— Métaphores aquatiques. Je me demande s'il n'était pas dans la marine, avant.

— J'en doute. La marine peut-elle être tellement pourrie ?

— Mordred m'a envoyé deux douzaines de bouteilles d'un excellent bordeaux. Sans raison apparente.

— La sauce ne fait pas passer le poisson.

— Vous pensez qu'il est empoisonné ?

— Sire, dit monseigneur Kay. Quelle

idée !

— Mordred n'aime personne, dit Arthur. Je me demande ce qu'il est en train de manigancer.

— Situation périlleuse, dit monseigneur Kay. Si je peux avancer un avis.

— Il me semble qu'il conviendrait, dit Arthur, de le remplacer par un régent avisé et tempéré qui ait notre confiance. Le plus tôt possible.

— Gauvain ?

— Gauvain, nous en avons besoin sur le champ de bataille. De même que Lancelot. Lancelot n'a pas le tempérament pour gouverner, de toute façon. Il est bien trop généreux. Il donnerait toute la boutique en quinze

jours. Vous êtes l'homme de la situation.

— Comme vous voulez, répondit monseigneur Kay. Mordred n'appréciera pas cela.

— Sûrement pas, dit Arthur. Mais vous, mon cher seigneur Kay, vous êtes l'homme qu'il me faut. Je veux que vous soyez à Londres demain matin au plus tard. Je donnerai quelque chose à Mordred. Quelque chose de grandiose. Pourquoi pas gouverneur général des Bahamas ?

— Qu'est-ce que c'est les Bahamas ?

— Je n'ai jamais su vraiment, dit Arthur. Des îles, je pense. Je sais seulement qu'elles sont à nous et qu'il leur faut un gouverneur général. Tout est

magnifique, l'uniforme, la cape, le chapeau à plumet et le carrosse doré tiré par douze chevaux noirs. J'en ai déjà vu une photographie. Ça conviendrait sûrement.

— Ça ne marchera pas avec Mordred, dit monseigneur Kay.

— Il y a sept cents îles, je crois, dit Arthur. Je lui demanderai une étude sur la défense. Les îles sont réparties sur plus de onze mille quatre cent trois kilomètres carrés. Ça devrait l'occuper.

— Vous êtes drôlement rapide en calcul, dit monseigneur Kay. J'en suis stupéfait.

— Lorsqu'on est roi, dit Arthur, on doit connaître un peu de tout. D'habitude, j'aime rester dans le vague

— perdu dans mes pensées — mais dans ce cas...

— À propos, dit monseigneur Kay. Un journaliste vous attend pour vous voir. Il dit s'appeler Pillsbury.

— Est-il du *Times* ?

— Du *Spectator*, dit monseigneur Kay. Désolé.

— Je dois le voir ?

— Cela fait des semaines que vous n'avez pas vu un journaliste.

— La dernière fois, j'ai regretté ce que j'avais dit. Particulièrement sur Winston.

— Cette fois-ci, vous ferez plus attention.

— Oui. Allez le chercher. »



e Chevalier Bleu au petit galop, en compagnie de monseigneur Roger d'Ibadan.

« C'est le Graal qui mettra fin à la guerre avec la victoire du droit, dit le Chevalier Bleu. Il s'ensuit donc que c'est avec un certain type d'arme, une super-arme si vous voulez, que nous pouvons battre et contrecarrer l'ennemi.

— Mais quel genre d'arme ce serait ? demanda monseigneur Roger.

— Une bombe, je pense, dit le Chevalier Bleu.

Une bombe absolument terrible. Une bombe plus terrible, plus puissante et plus ignoble qu'aucune autre bombe

jamais fabriquée jusqu'ici. Capable de destruction sans précédent et de l'effet le plus affreux sur la vie humaine.

— Voulons-nous réellement d'une telle arme ?

— Eh bien, la fin justifie les moyens, non ? Voulons-nous vraiment gagner la guerre ? Ou sombrons-nous dans une condition servile vis-à-vis de l'ennemi ? Quelle est la réponse ?

— Nous *devons* gagner la guerre.

— Le cobalt, dit le Chevalier Bleu. J'ai lu quelque chose là-dessus et j'ai l'impression que le cobalt est ce qu'il faut.

— Qu'en feriez-vous ?

— Eh bien, il faudrait trouver un détonateur. Quelque chose qui

déclencherait l'engin. C'est la partie délicate.

— Ça semble loin du Graal d'autrefois, dit monseigneur Roger.

— À nouveaux problèmes, nouvelles solutions.

— Pourquoi, si je puis vous demander, vous appelle-t-on le Chevalier Bleu* ?

— On me trouve mélancolique.

— À quoi le voit-on ?

— Uniquement à mon tempérament, je suppose. J'ai toujours été plutôt mélancolique, même enfant. Je passais beaucoup de temps à tirer sur la courtepointe. Ça s'est aggravé avec l'âge. Et j'ai aussi publié un livre. Son titre en était *De l'impossibilité du*

Paradis.

— Quelle en était la thèse ?

— J'affirmais que l'idée d'un paradis antérieur, perdu et que l'on pouvait regagner soit dans ce monde soit dans l'autre, ne cadrerait pas avec mon expérience.

— Expérience personnelle.

— Oui. Je n'étais même pas heureux dans l'utérus de ma mère. L'utérus, pour moi, était loin d'être le paradis. Je me souviens distinctement. Ma mère était une personne très moderne... aux idées avancées, vous savez. Adorant Alban Berg, celui de *Wozzeck*. Non seulement j'étais obligé d'écouter tout le temps *Wozzeck*, dans son utérus, mais aussi *Lulu*, ce qui est encore pis, du point du

vue foetal. Ces horreurs mises à part, il y avait aussi la poésie de Wyndham Lewis, propriétaire d'une revue qui s'appelait *Blast*. Vous imaginez-vous appeler votre magazine *Blast** ? Ce type voulait faire éclater les consciences. Ces artistes sans envergure avec leurs prétentions — leurs poèmes se ressemblaient tous. Je devais écouter ça. Dans l'utérus. De plus, il y avait certaines substances étranges qui pénétraient dans le système sanguin — vous savez ce que c'est du kif ?

— Aucune idée.

— Ça vaut mieux. En somme, mon séjour dans l'utérus a été un véritable enfer, et au moment de l'expulsion la grande arène de la vie ne m'a pas paru

être une amélioration. Je ne veux pas me plaindre, bien sûr, j'essaie seulement de suggérer que...

— Non, non, dit monseigneur Roger. Poursuivez. Nous devrions être en pleine bataille navale mais vos remarques sont du plus grand intérêt pour moi.

— C'est gentil de votre part, dit le Chevalier Bleu. La contradiction fondamentale que j'ai repérée, ou pensais avoir repérée, se situait sur le plan des valeurs théâtrales. Le Paradis, la Chute et le Paradis reconquis – ce n'est pas une bonne intrigue. C'est trop symétrique. Il n'y a pas de coup de théâtre. Seulement, hop ! le Paradis, hop ! la Chute et hop ! le Paradis à

nouveau. Et j'avais le sentiment très fort, l'intuition si vous voulez que, même si le Paradis était retrouvé, il y aurait la musique de Milhaud et les fresques des futuristes italiens.

— Mais nous aspirons à quelque chose, dit monseigneur Roger. C'est beau d'avoir à lutter pour un idéal.

— Je ne dis pas le contraire. Un Graal, par exemple.

— Et une bombe en guise de Graal... Je n'aime pas ça.

— Qui aime ça ? Mais réfléchissez à la logique. Avant, on bombardait dans un but militaire ou autre faire exploser un dépôt ferroviaire, détruire les usines de l'ennemi, provoquer la fermeture des docks, ce genre de choses. De nos jours,

ce n'est pas ça. De nos jours, bombarder constitue une expérience édifiante. Pour les bombardés. Bombarder est pédagogique. Un citoyen qui a un bâton de phosphore blanc au-dessus de son toit commence à se demander très sérieusement s'il veut continuer encore longtemps la guerre.

— Il y a de ça, je suppose.

— Une course au Graal se déroule en ce moment, dit le Chevalier Bleu. L'autre camp s'y donne à fond, vous pouvez en être sûr. Quant à moi, je suis partisan du cobalt. C'est bleu. »

* En anglais *Blue*, comme dans l'expression avoir le blues.

* *Blast* signifie explosion.



Pillsbury, du *Spectator*, sire », dit monseigneur Kay. Entre Pillsbury, grand jeune homme en tenue de combat.

« Sire.

— Monsieur Pillsbury.

— Très aimable de votre part de me recevoir. J'espère que je n'abuserai pas trop de votre temps. D'abord, tout le monde veut savoir pourquoi vous n'êtes pas à Londres. Je ne dévoile aucun secret en disant que Mordred n'est pas très aimé. Il inquiète. Pourquoi a-t-il été nommé régent en cette période très difficile ?

— Un certain nombre de facteurs entraient en jeu, dit Arthur.

— J'en suis sûr.

— On a besoin de moi sur le champ de bataille. Nous avons des plans dont je ne peux évidemment pas vous parler. Qu'on l'aime ou non, Mordred est un administrateur très compétent. Les affaires du royaume sont entre d'excellentes mains.

— M. Churchill ne semble pas de cet avis. Il a déclaré à la presse cette semaine que vous étiez un anachronisme et que Mordred était enclin à l'infamie.

— À qui a-t-il dit ça ?

— À moi. Je l'ai publié, ensuite il a nié l'avoir dit. Toute cette histoire a fait du bruit. Je suis surpris que vous ne l'ayez pas su.

— Ici, monsieur Pillsbury, ce n'est

pas exactement un endroit où on dévore les journaux, dit monseigneur Kay. C'est un quartier général de champ de bataille.

— Néanmoins, vous pourriez souhaiter faire une déclaration, sire. Voulez-vous émettre quelques observations sur le problème historique ? Avez-vous l'impression d'être un anachronisme ?

— Si M. Churchill ne l'a pas dit, la question ne se pose pas, non ?

— Il l'a dit. C'est dans mes notes.

— Mais il affirme ne pas l'avoir dit, et je suis très heureux de le croire. Officiellement, voyez-vous, il n'y a pas de matière à réponse.

— Mes lecteurs, dit M. Pillsbury, ont besoin, voire exigent de savoir avec

certitude si, à notre siècle, le trône est ou n'est pas une institution encore viable.

— Le roi, dit Arthur, le roi, toujours le roi. C'est fondamentalement une idée absurde de prétendre que tel homme a un sang plus noble que tel autre. C'est ainsi pour les chiens, pour l'élevage des chiens, des chiens et des chevaux à vrai dire. Oh, être roi n'a rien d'extraordinaire. Par ailleurs, je n'ai jamais été autre chose que roi, aussi n'ai-je aucune idée de cette autre chose. C'est peut-être formidable. Le plaisir de passer inaperçu et d'être parmi d'autres dans la foule. Impossible d'imaginer ça.

« Impossible d'imaginer ce que ça serait d'être un manant. La campagne en

regorge et pourtant je n'ai aucune idée de leur façon de penser. Ce n'est pas bon pour un roi de ne pas connaître la façon de penser des gens. De même, les gens n'ont aucune idée sur ma façon de penser. Quand je m'adresse à eux, c'est sous forme de proclamation, n'est-ce pas ? Et le ton de la proclamation n'est guère intime. Je pourrais être spirituel et personne ne s'en apercevrait. Dommage.

« Poursuivons dans cet ordre d'idées, dit Arthur, avec le problème du commandement et des subdivisions qui vont de pair, la diplomatie, la tactique militaire, l'art de ruser, l'incitation à la révolte et le reste. Le sceptre du roi, le bâton de maréchal, la baguette du chef d'orchestre, le caducée du médecin, la

baguette du magicien — tout bâton avec lequel on doit stimuler les masses. Dans votre cas, monsieur Pillsbury, un crayon. Mais encore faut-il savoir manipuler le bâton, hein ? Il ne s'agit pas seulement d'agiter dans tous les sens ce foutu machin, sans raison. Tout est dans le poignet, hein, monsieur Pillsbury ?

— Sire.

— Sans nous éloigner de ce qui précède, examinons les rapports du roi avec ceux qui l'entourent, son sénéchal, ses sous-sénéchaux, demi-sénéchaux et sénéchaux ordinaires, et tout spécialement la tâche épouvantable de s'occuper du rang et de la préséance parmi ses propres vassaux. Les vassaux sont une engeance susceptible, de cela

vous pouvez être certain. On a des secrétaires évidemment, pour éviter les erreurs, mais, que Dieu vous vienne en aide si vous avez mal placé par rapport au soleil, c'est-à-dire vous-même, un baronnet dont le titre est plus ancien que celui du baronnet voisin. Et puis passer du temps dans la salle des comptes est une corvée. On peut rester des éternités dans la salle des comptes, il y a tant à compter. J'ai essayé une fois, ça m'a suffi. Maintenant, des collaborateurs de toute confiance comptent à ma place. Monseigneur Kay compte très bien – c'est un de ses talents.

« À ce sujet, il faut mentionner le fardeau de l'imposition. Je veux parler du fardeau pour le roi. C'est à lui de

décider de choses très délicates. Combien doit-il prélever sur le revenu d'un type, sur un plan moral ? Naturellement le premier réflexe est de tout prendre et de ne plus en parler. Mais des études ont montré que si vous prenez jusqu'au dernier denier – et je ne dis pas que ça ne soit pas une solution claire et nette et que l'individu ne soit pas reconnaissant, plus ou moins, de ne pas avoir à remplir tous les formulaires assommants – vous le *désencouragez*. Il stocke les armes, pour employer une image militaire et en fin de compte vous y perdez. Le montant d'impôts que vous pouvez soutirer doit être judicieusement estimé.

« Le problème de l'hermine n'est

pas complètement hors de propos ici. Savez-vous à quel point l'hermine est chère ? L'impôt actuel d'un pauvre diable suffit à peine à payer une queue d'hermine et celui d'un riche ne vous permet pas de garnir entièrement un manteau. Je me demande si l'on voit encore de l'hermine de nos jours. Cependant, si vous apparaissez en public à une cérémonie officielle avec un manteau garni de ragondin ou autre, on dit que vous lésinez sur le faste, faste pour lequel le public a payé. Bon, ça suffit au sujet de l'hermine. J'ai bien pensé à commencer moi-même un élevage ou autre chose, mais on ne peut pas tout faire et puis je n'ai jamais trouvé le temps.

« Ensuite, on doit s'assurer que la population soit suffisamment enivrée, dit Arthur. Jadis, la devise était *De l'hydromel pour mes hommes !* Aujourd'hui, il s'agit plus de veiller à ce qu'il y ait suffisamment d'établissements titulaires d'une licence de débit de boissons, de vérifier que l'approvisionnement soit bien assuré par les brasseries, que la circulation des céréales et du houblon entre les fermes et ces établissements soit libre de toute entrave, et que les rentrées d'argent vers la couronne provenant de chaque bistrot ne soient pas perdues par la bêtise des inspecteurs. Moi-même, je ne touche jamais un verre excepté peut-être dans le feu du combat quand une barrique de

cognac est mise en perce dans des circonstances particulièrement éprouvantes, mais n'importe quel citoyen de sortie devient extrêmement hargneux quand on l'empêche de boire, et c'est une réalité que le souverain ne doit pas perdre de vue.

« Voilà pourquoi il est impossible de parler du tourment intérieur supporté par le roi, dont je ne peux pas parler, car si j'en parlais, il ne serait plus intérieur mais extérieur, et garder l'intérieur en soi est l'essence même de la royauté. Je peux vous dire que ça rend bilieux. Alors que la majorité des gens supporte de se faire plus ou moins de bile, le roi, lui, doit être soulagé régulièrement de la sienne. Ce qui implique purgatifs, tubes,

seaux et autres choses dont vous n'avez sûrement pas envie d'entendre parler.

« La nature occluse de la position du roi vis-à-vis de la succession n'est pas très différente de ce qui précède. La succession n'est pas une chose à laquelle on veut penser, mais on doit y penser. Comme vous voyez, jusqu'ici j'ai évité le problème, la question n'a été soulevée que d'un point de vue général. Ma vie est remarquablement longue, à mon grand étonnement. Moi-même, je ne comprends pas. Ma vie semble éternelle.

« Finalement et somme toute, synthétiser et essentialiser sont les tâches d'un roi et je resterai l'humble serviteur du peuple anglais aussi

longtemps que mes sujets continueront à m'honorer de leur confiance sacrée. Encore un peu de cognac ?

— Et la guerre, dit Pillsbury, que pensez-vous de la guerre ?

— Le conflit demeure grave, mais nous prévoyons un renversement de la situation dans un futur proche.

— C'est tout ?

— Avec l'aide de nos valeureux alliés, le piège va se refermer inévitablement.

— Autre chose ?

— Je pense que ça suffit, monsieur Pillsbury. C'est très aimable à vous d'être venu. »

Sortie du journaliste, M. Pillsbury.

« Quel tissu d'âneries ! dit

monseigneur Kay. Et vous avez esquivé le problème Mordred plutôt maladroitement.

— Je crois qu'il a fini par oublier qu'il en avait parlé.

— Ainsi, Winston pense que vous êtes un anachronisme.

— Eh oui, dit Arthur, je ne serais pas étonné qu'il ait raison. Dieu sait que j'ai l'impression d'en être un. Je me sens vieux.

— Je me demande ce qu'il va écrire.

— Que des bêtises, bien sûr. Avez-vous aimé le passage sur le piège qui se referme ?

— Très réussi, dit monseigneur Kay. Le renversement de la situation aussi.

— J'ai un don pour les métaphores-

clichés, dit Arthur. Je l'ai toujours eu. Ça vient tout naturellement, comme de transpirer. Qu'est-ce que dit toujours Winston ? Si ce n'est le début de la fin, alors c'est la fin du début. Tout ça est bien emphatique.

— Oh, il peut être assez drôle, je trouve, dit monseigneur Kay. Maître en rhétorique au moins.

— Il faudra sans doute l'adouber quand tout cela sera terminé. Évidemment quand vous adoubez tous les Pierre, Paul et Jacques du pays, la chose perd de sa valeur. »



hers amis anglais, bonsoir, dit Haw-Haw. C'est l'Allemagne qui vous parle. Nous nous inquiétons un peu, s'il nous est permis de nous inquiéter, pour un pays dont la reine, c'est le moins qu'on puisse dire, flirte avec l'inconvenance.

— Il s'en prend encore à vous, dit Lyonesse.

— Ça faisait longtemps, dit Guenièvre. Je me sentais un peu négligée.

— Non, « flirter » est beaucoup trop gentil. Sa Gracieuse Majesté étreint l'inconvenance, saute dans le giron de l'inconvenance et lèche ses mains. Y a-

t-il quelque part dans le royaume un citoyen qui ne soit pas scandalisé par la dernière escapade de la reine ? Non satisfaite de ses indiscretions flagrantes avec Lancelot, ce noble séducteur, on la trouve maintenant à badiner avec un certain Chevalier Brun dans les environs du manoir de Pembroke.

— Mais comment le sait-il ? demanda la reine.

— Les espions, m'dame, dit Varley. Ils sont partout, dit-on, et ils ressemblent à n'importe qui. C'est la cinquième colonne.

— C'est un fait, demandez à quiconque de fiable au manoir de Pembroke où ce manège scandaleux se joue sans qu'intervienne la censure des

honnêtes gens, c'est un fait aussi sûr que le fait que l'horloge du village avance de cinq minutes.

— C'est vrai, dit Varley. À propos de l'horloge.

— Par ailleurs, vous pensez bien que Winston et sa clique se paient du bon temps avec l'argent du contribuable. Quand vous autres, pauvres chéris, aurez compris, les carottes seront cuites. En attendant, ce gros porc imbibé de cognac rigole bien à vos dépens. Votre sang, amis anglais, et votre trésor coulent à flots. Et où est Arthur ? Quelque part à boudier dans sa tente en se regardant dans le miroir et il s'étonne des belles cornes qui ornent depuis peu son front. Réveillez-vous, amis anglais ! Cette

guerre n'est pas la vôtre. Si vous croyez que vous allez gagner, vous êtes prêts à croire que les lits de plumes poussent sur les arbres et qu'éternuer développe la poitrine des femmes. Bonsoir, chers amis anglais. Jetez un coup d'œil à l'horloge du village de Pembroke !

— Vous croyez qu'il est vraiment anglais ? demanda Lyonesse.

— J'ai bien peur que oui. Quoiqu'il me semble déceler une pointe d'irlandais aussi. Dieu sait de quel asile il sort ?

— Il est incontestablement odieux. Mais si drôle parfois.

— Moi, je ne trouve pas. Peut-être que je m'intéresse trop à mes propres misères. À ma solitude.

— Mais vous avez Arthur, dit Lyonesse. Sans parler de Lancelot.

— À vrai dire, je n'ai ni l'un ni l'autre, dit Guenièvre. L'un est parti Dieu sait où guerroyer, et l'autre fait des apparitions entre ses dragons. Ce n'est guère une consolation qu'ils soient tous les deux si nobles et si vénérables quand mon lit reste vide nuit après nuit. Mais je deviens vulgaire.

— Directe. Une reine est incapable de vulgarité.

— Bien vrai, dit Guenièvre, bien vrai.

— Connaissiez-vous Sans-Merci ?

— Oui, un peu. Quand il était jeune. Probablement pas mieux alors que maintenant. Mais à ce moment-là, il

avait la jeunesse pour lui ; on pouvait imaginer qu'il irait loin. Ce n'est plus tellement le cas aujourd'hui, il me semble.

— Quand je l'ai rencontré, il avait vingt ans. À l'époque, moi aussi je lui trouvais des qualités. Un front bestial fait pour le foot, où il était d'ailleurs très habile. Vous savez, ce mouvement par lequel les joueurs font une tête dans le ballon et qui donne toujours l'air si intelligent sur le terrain. Je me disais, une bonne tête pour les affaires. Ça s'est révélé vrai. Il est parfait avec la tourbe, il a augmenté notre production de tourbe de cent douze pour cent au cours des dix dernières années. Pour tout le reste, je me suis trompée.

— Croyez bien, dit Guenièvre, que c'est difficile d'être roi. Toutes sortes de gens tirent le manteau du roi en lui disant, sire, vous devez faire ceci, sire vous devez vous occuper de cela, et sire, voyez ce qu'on attend de vous. Ça me rendrait folle. J'aime autant être reine, bien que ce ne soit pas non plus un lit de roses.

— En apparence, dit Lyonesse, une reine est de marbre. C'est ce que pensent les foules admiratrices. Ça leur fait plaisir de nous avoir mais, en même temps, elles ne voient en nous qu'un pur symbole. C'est d'ailleurs ce que nous sommes et y a pas mieux que nous, mais nous avons aussi une vie intérieure qu'on dissimule aux foules. Par cette vie

intérieure nous créons un nouveau mythe, mythe qui ne se propagera pas pendant peut-être quatre ou cinq cents ans mais qui est cependant profond et prometteur.

— Exactement, dit Guenièvre, j'ai souvent pensé la même chose mais je n'ai jamais été capable de l'exprimer aussi clairement et de façon si compréhensive.

— L'état de reine, dit Lyonesse, qui n'est pas donné à tout le monde, est périlleux dans le sens où toutes les actions de la reine — en tant que personne, y compris le manque d'actions, sont à l'origine du mythe, que nous le voulions ou non. La presse y est pour beaucoup naturellement, comme votre expérience personnelle avec

l'affaire Lancelot doit vous en avoir persuadée.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer comme ils sont affreux, dit Guenièvre. On les retrouve même en train de fouiller les poubelles à la recherche de quelque chose de compromettant.

— Je n'ai pas besoin d'imaginer, dit Lyonesse. J'en ai trouvé un sous mon lit, une fois, quand j'étais mariée avec Sans-Merci. Un type du *Morning Telegraph*. J'avais pris le thé avec un ami, un homme par hasard, et nous étions juste allongés pour une sieste après le thé, quand Cecil a remarqué le pied de ce sale con. Il dépassait. Du lit. Cecil a saisi son épée et si je ne l'avais pas

dissuadé, il y aurait eu du sang sur le tapis. Même comme ça, c'était déjà la catastase.

— Qu'est-ce que c'est une catastase ?

— L'action intensifiée qui précède directement la catastrophe. En l'occurrence, un coup de poing sur le nez.

— Et ce jeune homme dont vous êtes amoureuse en ce moment – ce n'est pas Cecil, si je comprends bien.

— Non. Il s'appelle Edward et il est plâtrier. De métier. Actuellement, il est lieutenant de vaisseau. Il vient d'avoir une promotion.

— Vous ne pouvez pas l'épouser, naturellement. À cause de son sang. De

son sang et de son argent. Il n'a pas tout à fait assez ni de l'un ni de l'autre.

— J'avais en tête de vivre dans le péché, comme on dit. Pendant un temps. Un temps agréable, souvent au lit et avec beaucoup de cognac, peut-être trois domestiques seulement, et je ferais du hachis Parmentier pour faire des économies.

— Cela m'étonnerait que vous puissiez supporter ça longtemps, dit Guenièvre. Il faut une nature spéciale pour le hachis Parmentier. Je veux dire pour en manger plus d'une fois par an environ.

— Mais il s'est passé quelque chose », dit Lyonesse.



e suis complètement perdu, dit Lancelot.

— Perdu dans un bois sombre, acquiesça monseigneur Roger. Avec toutes les chances de subir une mésaventure.

— Il fait si noir que les arbres prennent des formes terrifiantes. Celui-là, là-bas, ressemble à une épée rougeoyante. À propos, quand je vous ai dit tout à l'heure que je n'avais jamais rencontré un rouge, j'oubliais monseigneur Ligne-de-Fer des Terres-Rouges. Comme c'est un chevalier, j'ai du mal à imaginer que c'est un rouge.

— J'ai été ravi de faire sa connaissance, dit monseigneur Roger. Qu'est-ce que c'est là-bas ?

— Ça ressemble à une coupe ou à un calice d'or, dit Lancelot. Mais je suis sûr que ce n'est qu'un arbre.

— Haw-Haw affirme qu'Hitler a mis les Américains dans sa poche et qu'ils ont l'intention de ne pas participer à la guerre, dit monseigneur Roger. Je me demande s'il y a du vrai là-dedans.

— J'en doute, dit Lancelot. Et pourtant, qu'il sache que Guenièvre utilise habituellement les perles de bain à la fraise de Crabtree pour ses ablutions, me dépasse.

— Il a tapé dans le mille dans ce cas précis.

— Sûrement.

— On dit qu'Arthur a nommé monseigneur Kay régent et que ce dernier se rend à Londres pour prendre en main le gouvernement.

— Monseigneur Kay est un excellent homme mais, à mon avis, il n'a pas assez de caractère pour une mission de cet ordre.

— Je me demande pourquoi ce n'est pas vous qu'Arthur a envoyé.

— Il pense que je n'ai aucun talent pour la diplomatie. Ce qui est faux. Je me souviens un jour, quand Rience, à ce moment-là roi du pays de Galles du Nord et d'Irlande, a envoyé un messenger auprès d'Arthur lui ordonnant d'arracher sa barbe et de la lui envoyer comme

tribut. Ce Rience ornait de barbes de roi une cape. Il manquait une barbe pour former la bordure de sa cape qui en comprenait déjà onze, il a donc demandé celle d'Arthur pour compléter.

— Je parie qu'Arthur n'a pas adoré ça.

— Arthur était prêt à lui déclarer la guerre pour cette raison, mais j'ai trouvé un bouc, un bouc à barbiche noire d'une certaine allure. Je lui ai arraché sa barbiche et l'ai envoyée au fameux Rience dans un coffret en cristal. Il l'a mise sur sa cape et a dit à tout le monde que c'était la barbe d'Arthur. Après qu'il eut eu le plaisir de s'en vanter pendant plusieurs semaines, nous avons révélé l'histoire à l'un des journaux les

plus stupides, *News of the World*, je crois. Ça a fait la une.

— Regardez-ça, dit Roger. Un arbre qui a pris la forme d'un trombone.

— Il me semblait bien entendre de la musique, dit Lancelot, mais je ne vois aucun musicien et l'instrument ne peut guère jouer tout seul.

— Et remarquez celui-là, dit Roger, une chaudronnée qui tourne d'elle-même et qui émet de délicieuses odeurs.

— Je sens le fenouil, dit Lancelot. Mais j'y pense, je voulais vous dire que j'ai découvert un remède contre les mutilations. Vous prenez du sel, de la vase de rivière de bonne qualité et de l'urine d'abeille, vous appliquez le tout en couche épaisse sur la blessure et vous

gardez ça pendant deux jours. Ça marche comme par magie. Le seul ennui c'est de recueillir l'urine d'abeille.

— Cette forêt pullule d'une iconographie des plus intéressantes, dit Roger. Ici les arbres dessinent un grand échiquier et les pièces se déplacent toutes seules, mais elles sont de la même couleur, argentée, des deux côtés du tableau.

— Si vous regardez rapidement sur votre droite, vous verrez un cheval volant rouge et blanc, comme celui que la Dame du Lac aime envoyer à ceux qui désirent un cheval.

— Et maintenant, un petit château décoré de cuivre brillant qui tourne de telle sorte que vous ne pouvez pas entrer

par la porte.

— Eh oui, dit Lancelot, le soleil est haut devant nous.

— Endroit surprenant, dit Roger. Du plus grand intérêt anthropologique. Pensez-vous qu'on arriverait à le retrouver ?

— Bien sûr que non, dit Lancelot. La règle absolue concernant de tels endroits est qu'on ne puisse jamais les trouver deux fois. Comme le trésor des fées ou le lieu de sépulture de Merlin. Beaucoup de gens ont trouvé la tombe de Merlin une première fois, généralement quelque part en Écosse, mais jamais une deuxième fois, et à vrai dire aucun homme sensé ne le souhaiterait.

— On aimerait que la recherche ne

se termine jamais.

— Exactement. Par exemple. J'ai envie de me procurer une nouvelle montre. Depuis dix ans. Partout où je voyage je regarde les montres dans les vitrines. J'ai vu des quantités de montres magnifiques. Si j'achetais effectivement une nouvelle montre, je serais privé d'une de mes distractions favorites.

— On pourrait appliquer la même logique aux épouses.

— Ne faites pas le malin, dit Lancelot. Ça ne sied pas à un bon et honorable chevalier.

— Avez-vous vu le pendu ?
Derrière, là-bas ?

— Oui. Je ne voulais pas en parler.

— Pendu par un pied.

— Et encore vivant, à première vue.

— Ça ne peut être qu'un meurtrier ou autre scélérat.

— La pendaison est habituellement un signe de désapprobation de la société, dit Lancelot, mais retournons en arrière et demandons-lui ce qu'il a fait. »



Les chevaliers s'approchèrent de l'homme à la tête en bas, et monseigneur Roger le poussa doucement de la pointe de sa lance.

« Bonjour, dit-il. Vous semblez en bien mauvaise posture, sous l'arbre de la Connaissance. Y a-t-il une raison à cela ?

— Hélas, dit le Pendu, je suis cruellement maltraité par ceux qui n'aiment pas ma politique.

— Et quelle est la controverse qui provoque une réprobation si énergique ?

— Je suis Déviationniste, dit le Pendu, un de ceux qui croient que seule la Déviation peut racheter tous les maux de la terre.

— Un Déviationniste, dit

monseigneur Roger. C'est à vous faire flamber les oreilles.

— Flamber les oreilles, dit Lancelot. Très imagé, comme expression. Cela se dit couramment au Dahomey ?

— C'est de mon invention, dit monseigneur Roger. Puis-je demander ce que fait un Déviationniste ?

— Il dévie, dit le Pendu, il conteste. Tout ce que fait le troupeau, nous nous y opposons, par principe. Évidemment, ça ne nous rend pas très populaires.

— Je crois que ce type attire la malchance, dit Lancelot. Nous ferions mieux de déguerpir et de l'abandonner aux corbeaux.

— Non, non, dit monseigneur Roger.

Nous n'apprendrons jamais rien comme ça. Sa façon de penser est intéressante. J'ai l'impression qu'il nous faudra encore un certain temps avant de comprendre.

— Ça serait peut-être plus agréable de m'entretenir avec vous, dit l'homme, si vous coupiez la corde.

— Nous ne pouvons pas faire ça, dit monseigneur Roger. C'est s'interposer contre une procédure légale. Je présume qu'il y a eu une procédure légale.

— Une quantité de procédures légales, dit le Pendu, et tous les participants, des électeurs inscrits.

— Il doit y avoir un écrit là-dessus, dit monseigneur Roger en regardant partout. La sentence, l'appel, le rejet de

la révision, le... »

Lancelot entoura l'homme de son bras gauche et coupa la corde.

« Grand merci, dit le Pendu en frottant sa jambe. Mes principes s'affaiblissaient rapidement. Nous, Déviationnistes, sommes de deux sortes, commença-t-il, les Déviationnistes et les Vrais Déviationnistes.

— J'ai dans l'idée que ça va être un long exposé, dit monseigneur Roger.

— Hé ! regardez ! dit Lancelot. Il y a quelque chose d'écrit sur la jambe du Pendu.

— Une brûlure de la corde, peut-être.

— Ça ressemble à une formule mathématique.

— Je ferais bien de la recopier. Si jamais c'était important.

— Oh, j'en doute. Ce n'est guère le genre d'individu à avoir quelque chose d'important inscrit sur la jambe.

— Quoi qu'il en soit », dit le Chevalier Noir, et il commença à recopier.



on, dit Mordred.

— Dois-je comprendre que vous dites « non » ?

— Vous avez bien entendu, mon bon sieur Kay. La réponse est non.

— Alors il va falloir monter une campagne contre vous.

— À vrai dire, déclencher les opérations militaires, c'est ma prérogative maintenant. Légalement je suis à la tête du gouvernement grâce à la célèbre légèreté d'esprit de la reine. J'admets que le peuple aime Arthur et le suivra sans aucun doute. Néanmoins, j'ai des corps d'armée qui me sont loyaux et un bon nombre de personnes voient en

moi la solution de remplacement du grand roi. Mais si Arthur veut raser Londres, libre à lui.

— Londres souffre cruellement des bombardements. Arthur ne souhaiterait pas davantage de destruction.

— Je m'en serais douté.

— C'est quasiment une impasse, alors.

— De plus, je dois vous dire que j'ai fait en sorte que l'abbaye de Westminster, le Parlement, le British Museum, le Victoria and Albert et quelques autres bâtiments publics soient minés. J'ai peut-être exclu le palais, mais peut-être pas. Nous avons dit aux ouvriers qu'ils creusaient des abris. Si Arthur le veut, il peut provoquer une

quantité considérable de décombres célèbres, sur un seul mot.

— C'est complètement fou.

— C'est un fantasma, dit Mordred.

Le mien. Depuis l'enfance.

— D'une lâcheté inouïe. Où voulez-vous en venir ?

— Je voudrais qu'Arthur se tue. Glorieusement si possible.

— *Mais c'est votre père.*

— C'est autant un père pour moi qu'une faucille pour une récolte de blé. Je ne vous ennuierais pas en vous faisant la liste de tous ses défauts. Il est bien suffisant que vous sachiez que je me considère orphelin de père. Vous l'en informerez.

— Il ne vous fera sûrement pas ce

plaisir.

— Je suppose que non. Mais je l'ai conduit au bord du précipice. Peut-être que le vent...

— Mais vous pensez représenter quoi, au juste ? Diriger, c'est toujours incarner un principe quelconque et je ne vois pas ce que vous symbolisez.

— Un antidote à la royauté, qui sait ? »



onseigneur Percy Plangent a écrit un nouvel opéra attaquant Arthur !

— Ça s'appelle *Le Graal*, et dans cet opéra le Graal est une bombe qui rendra tout le monde heureux pour toujours !

— Est-ce la bombe dont le Chevalier Bleu parlait il y a quelque temps ?

— Dans l'opéra, l'engin n'utilise pas le cobalt comme le prévoyait le Chevalier Bleu mais du saxhorn explosif !

— Qu'est-ce que c'est le saxhorn ?

— C'est un composé d'euporium et d'eurekium. Dans l'acte un, on le

découvre. Dans l'acte deux, on le raffine. Dans l'acte trois, il explose !

— Dans le premier acte, tout le monde accuse Arthur de ne pas avoir une bombe aussi extraordinaire que celle-là. Dans le deuxième acte, ils décident qu'il faut réagir. Dans le troisième acte, la bombe explose.

— C'est une puissante parabole de la praxis politique !

— Précisément ! La bombe est une métaphore du malheur de ceux qui gémissent sous le joug !

— Qui donc gémit sous le joug ?

— Le peuple gémit sous le joug !

— Est-ce que la musique est moderne ?

— Merveilleusement moderne !

Seules dix-neuf notes sont employées mais elles sont tellement brutalisées, tournées et contournées avec persistance que l'orchestre doit être remplacé entre chaque acte !

— Clarice, bandit de grand chemin, chante dans le premier rôle féminin !

— Elle a des talents innombrables et variés ! Elle est la provocation incarnée !

— Elle chante, un sein découvert ! Un gros sein bien fait, de type romain !

— Cela suggère à la fois le réconfort et la révolution !

— Monseigneur Roger est assis là tous les soirs au premier rang du balcon, bouche bée !

— Son cœur est cruellement déchiré.

Sa loyauté envers Arthur...

— Y a-t-il des bagarres à l'orchestre ?

— Et du raffut dans les bars. Plus d'un crâne fendu témoigne des esprits enflammés et des foies dérangés !

— Tant qu'Arthur n'abdiquera pas, les émeutes ne cesseront pas de se propager !

— Et ça, il ne le fera jamais ! Monseigneur Kay a tenté d'interrompre une représentation et il a été couvert d'anchois et de postillons !

— Ce qu'on dit doit être vrai, alors !

— Et qu'est-ce qu'on dit ?

— On dit que lorsque le mode de la musique change, la forme de l'État change aussi !

— Pensée très pernicieuse ! Ça me rend malade !

— Et l'avenir nous attristera encore plus ! »



ancelot et Guenièvre prennent un café au *Balalaïka*.

« Tous ces gens qui ignorent qui nous sommes !

— L'anonymat, dit Lancelot, j'ai toujours aimé ça.

— Cet endroit est *très gai**. À propos, j'ai bien peur qu'il ne faille se débarrasser du chef d'orchestre du Royal Philharmonic.

— Pourquoi ?

— Son programme. Il ne donne que des Requiem. Fauré, Berlioz, Mozart, Verdi, Dvorak, Hindemith...

— En temps de guerre, ce n'est pas si mal.

— ... Il ne donne que ça. Je comprends son point de vue mais le public mérite quelque chose de plus réconfortant, vous ne croyez pas ? Un peu de gaieté quelque part. Vous, bien sûr, vous trouveriez ses concerts parfaitement à votre goût. C'est votre côté Dies Irae.

— Je ne suis guère en harmonie avec la société humaine, c'est vrai.

— Admirablement austère, dit Guenièvre. Votre armure cliquette dans la nuit, vous savez. C'est très beau. Quant à moi, je suis sur le point d'avoir une crise de suffocation. »

Lancelot l'attire à lui.

« Pas ici.

— Je suis un misérable compagnon,

dit-il, de ne pas savoir combler mon amour.

— C'est ma faute, je vous promets. Je suis aussi vide qu'une coquille d'huître. Quand vous êtes parti, j'invente un moi, je fabrique une Guenièvre et je vis cette Guenièvre. Mais dans les rares occasions où vous êtes avec moi, cette Guenièvre s'efface et je reste avec... ma suffocation. »

Lancelot baisse la tête.

« Je suis un misérable gueux, dit-il, et maintenant je dois partir pour implorer votre pardon.

— Vous devez partir pour implorer mon pardon ?

— Dans une petite cabane où je fais pénitence. Dans le Cardiganshire. Ça

ressemble à un abri de lépreux. Je m'assois dans la vapeur et je me flagelle. Là-bas, je deviendrai immédiatement un autre homme.

— Merveilleuse idée, dit Guenièvre. Je vais avec vous.

— Il ne faut pas. Vous allez voir Arthur d'ici peu.

— Je ne l'ai pas vu depuis des mois. On m'a dit qu'il avait vieilli.

— Arthur est éternel, dit Lancelot. Autant dire d'une pierre qu'elle a vieilli.

— Son comportement à mon égard exprime quelquefois la froideur de la pierre. Mais je ne devrais pas me plaindre. Il a été pendant toutes ces années un bon mari. Selon sa propre

définition. »

Un garçon de café s'approche avec un grand carton de fleurs, couleur crème.

« Vous m'avez fait porter des fleurs. Comme c'est gentil.

— Non, dit Lancelot. Mais j'aurais dû, de toute évidence.

— C'est pour le monsieur », dit le garçon.

Lancelot ouvre le carton.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ma massue, ma massue de tous les jours. Je l'avais laissée dans les toilettes des hommes au *Lamb and Flag*, il y a quelque temps. Quelqu'un me l'a renvoyée.

— Il y a un message. »

Il ouvrit l'enveloppe.

« Pas un message, un griffonnage. Ça ressemble à une formule mathématique. » Il glissa le papier dans son pourpoint. « Je suis très content de la récupérer, en tout cas. Je croyais ne jamais la revoir.

— Est-ce qu'elle a un nom ?

— Je l'appelle Torrent-d'Angoisse.

— Très guerrier. Très menaçant.

— Je passe toute ma vie à *cogner*, dit Lancelot. Est-ce la meilleure façon d'exister ?

— Au moins tout le monde reconnaît votre honorabilité. Dans mon cas, tout le monde pense que je ne suis que ceci, ou que cela – belle en général. On dit que j'obtiens tout ce que je veux en étant belle.

— Moi en cognant.

— On dit que je n'ai pas de cervelle. Que je suis une femme épouvantable et que je serai la ruine du royaume.

— Cogner tous les jours que Dieu fait ; cogner une chose proprement, puis arrive la suivante qui ne demande qu'à être cognée.

— On dit, on dit, on dit...

— On se moque de la logique des choses ici, dit Lancelot. La logique des choses s'explique peut-être toute seule mais je ne l'ai jamais vue traitée correctement que ce soit dans un texte ou en amphithéâtre. Quand cette chasseresse m'a planté une flèche dans les fesses, c'était une offense à la

logique des choses. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. J'ai rapporté l'histoire à monseigneur Roger qui ne se lasse pas de la raconter à tout venant. Qu'un chevalier de la Table ronde ait pu être transpercé de cette façon par une femme a une signification bien au-delà du ridicule. Ça fait partie de ces réalités qui sont *contraires à la logique des choses* – catégorie du plus haut intérêt philosophique comme le reconnaîtront tous ceux qui ont étudié la science des aberrations. L'insulte à ma dignité était bien moindre que l'insulte à la logique des choses.

— Absolument, dit Guenièvre.

— Notre amour est, de même, une offense à la logique des choses –

d'abord à la morale conventionnelle, ensuite à la morale non conventionnelle, étant donné qu'un tel amour est rudement difficile à entretenir avec des journalistes qui sortent des boiseries et avec Arthur si incroyablement noble dans toute cette affaire. La logique de l'amour implique que quelque chose soit au moins possible.

— C'est vrai, dit la reine.

— Je suis heureux de voir que vous me comprenez si bien, dit le chevalier. Je n'en attendais pas moins de vous. La guerre en est un autre exemple, bien sûr.

— Évidemment, dit la reine. Si par la logique des choses on allait chez moi, maintenant ? »

* En français dans le texte.



Il y a trop de nègres en Grande-Bretagne, dit Haw-Haw.

— L'in-migration en provenance d'Égypte, d'Inde, des Caraïbes et de Dieu sait où ruine le pays. Trop de bougnouls en Albion, peuple blanc. Vous perdrez la guerre.

— Sale démon haineux, dit Arthur.

— Il a vraiment une langue de vipère, dit Lancelot. Dites-moi, avez-vous déjà rencontré un chevalier franchement noir ?

— Vous voulez dire tout noir ?

— Oui.

— Pas réellement.

— Moi si, dit Lancelot, et c'est un

type absolument exceptionnel. Un Africain. Brillant et talentueux. Je vous le présenterai et vous pourrez discuter avec lui si vous voulez.

— Lancelot, vous esquivez la question.

— Laquelle ?

— La guerre. Ça va mal. Sur le champ de bataille, tous nos commandants accomplissent des miracles, mais ça va toujours très mal.

— La situation se renversera.

— Non, dit Arthur. C'est Winston. Il est victime du sentiment qu'il dirige tout. Avez-vous vu l'abri qu'il s'est fait creuser sous Whitehall ?

— Non.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il

a des salles de cartes, de télex, des salles de décodage et d'*encodage*, et Dieu sait quoi encore. Et aussi une chambre spartiate quand le fardeau de la guerre le contraint à passer la nuit. Une couverture de l'armée sur le lit. L'endroit s'étend sur des kilomètres. Après la guerre, tout ça deviendra un musée Winston, souvenez-vous de ce que je vous dis. Le téléphone rouge, le téléphone vert, le téléphone bleu...

— Ce n'est pas vraiment un compagnon d'armes, dit Lancelot. Enfin, pas tel que nous le concevons. Pourtant il me semble que la marine est une force militaire, ou qui peut passer pour telle. Il paraît qu'il nous a perdu deux cuirassés.

— Le *Prince of Wales* et le *Repulse*, dit Arthur. Deux autres sont coulés et personne n'est encore au courant. Les Italiens les ont touchés dans le port. Des hommes-grenouilles.

— Doux Jésus.

— Qui est ce Chevalier Brun dont Haw-Haw parle avec tant d'enthousiasme ?

— Je me demande s'il existe véritablement. J'ai demandé à Guenièvre à brûle-pourpoint et elle a répondu, "quelle blague". Je suis aussi prêt que n'importe qui à être jaloux, mais il y a des suppositions qu'il vaut mieux éviter. Ce que Tennyson appelle "la guerre du temps contre l'âme de l'homme" procède de semblables

démarches de l'imagination.

— C'est vrai. À propos, je vous félicite pour la capture du bataillon blindé en Norvège.

— Ce n'était qu'un bataillon.

— Ça a été un prodige. Un bataillon entier pris par un seul homme ! Y a-t-il des décorations que vous n'ayez déjà ?

— Je ne pense pas.

— Alors nous en créerons une nouvelle. Quelque chose avec une rose... »



alter Sans-le-Sou s'adresse à la foule. « Et si je dis à mon troupeau, “Ici !” il va ici, et si je lui dis “Là !” il va là, car sachez que j’ai toujours cherché, que je me suis toujours efforcé de conduire mon troupeau sur les chemins qui me semblaient les meilleurs, même si un autre ou des centaines d’autres étaient en mesure de conseiller des chemins différents. Si vous voulez vous situer par rapport au troupeau, sachez que vous êtes, soit dans le troupeau, soit en dehors, comme l’agneau qui s’égare est en dehors du troupeau et se met en danger de mort face au loup qui cherche ceux qui

désertent le troupeau. Et de même que le loup cherche celui qui a déserté le troupeau pour mieux l'égorger et le dévorer, de même les mécréants de la Table ronde s'engraissent de la chair et du trésor de l'Angleterre à l'encontre de la Volonté divine. Peu importe qu'ils disent du bout des lèvres "Doux Jésus", ou "Jésus miséricordieux", ou "Jésus délivre-moi", ou "Dieu nous garde", et autres, c'est leurs propres honneur et richesse qu'ils cultivent au mépris du peuple qui gémit dans leurs comtés, leurs hameaux, leurs baraquements et leurs bourgs paillards.



Sachez que ma conduite n'a jamais été influencée en aucune façon par mon intérêt ou mon honneur personnel, ou par désir d'apparaître plus avisé que d'autres ou supérieur à eux, qu'elle n'a jamais répondu à autre chose qu'à un respect attentif, rigoureux et soumis envers la volonté de Notre Seigneur béni, suite à une étude longue, diligente, impartiale et pleine de prières. Et le Seigneur dit que c'est la pompe et l'orgueil de ceux qui se dénomment eux-mêmes "les vrais chevaliers" et "la confrérie", qui oppriment les pauvres, imposent chacun d'une façon intolérable et accaparent le fruit du travail des honnêtes gens. Qu'ils seront la ruine de l'Angleterre et que c'est le devoir des

honnêtes gens de les affaiblir, de les écraser et de les traîner dans la boue. Et si vous ne m'écoutez, je vous montrerai des larmes et des grincements de dents, des dents qui grincent réduites à l'état de pierre ponce, et des larmes hautes d'un kilomètre, des petits morceaux de dents jonchant la belle campagne et tant de larmes versées que...

— J'adore les discours au vitriol, dit le Chevalier Jaune. Ça me donne envie d'aller trancher le foie de quelqu'un.

— Fortifiant, dit le Chevalier Bleu. Tonique.

— Et comment », dit le Pendu.



i nous pouvions construire un mur, dit Arthur, un grand mur autour de ce qui nous est cher, et défendre ce mur jusqu'à la mort, bien sûr, avec tout ce qui nous est cher à l'intérieur de l'enceinte et tout le reste à l'extérieur.

— Ça s'est déjà fait, dit monseigneur Roger. Les Français et leur ligne Maginot — ça leur a pas servi à grand-chose — et les Chinois avec leur célèbre...

— Mentalité de siège, dit Arthur. Je sais que c'est mauvais d'un point de vue militaire mais comme c'est réconfortant et agréable de parcourir les plans avec

les ingénieurs, les murs de deux mètres – non, de deux mètres cinquante – non de trois mètres cinquante d'épaisseur. Rien que de penser à l'épaisseur et à la hauteur des murs, c'est un grand plaisir de dessiner les points forts, prévoir les champs de tir...

— Il paraît qu'ils ont encore bombardé Coventry la nuit dernière.

— Birmingham ainsi que Manchester, et Mordred qui menace de faire sauter tout ce que les nazis ratent...

— La cathédrale a été complètement démolie, dit-on.

— Je songe à me trancher la gorge, dit Arthur. Je sais que ce n'est pas une ligne de conduite que peuvent s'offrir les rois.

— Ce n'est pas le genre de geste qui fera de vous un héros de conte ou de chanson, dit monseigneur Roger. Mais peut-être sommes-nous trop soucieux de la bonne opinion qu'aura de nous la postérité. Nos rois du Bénin la dédaignent complètement. Ils disent : je fais ce qu'il me plaît et si le peuple n'est pas content, qu'il me supprime s'il le peut.

— Quelqu'un me tuera, ça ne fait aucun doute, dit Arthur. Ça m'est complètement égal d'attendre le coup fatal. Mais être privé d'une des options dont dispose le commun des mortels me reste sur le cœur. Comme tout, en ce moment, d'ailleurs. Ce n'est pas votre avis ?

— Je n'ai pas vos soucis, sire. Ma vie est à peu près agréable, excepté que je suis amoureux, ce qui, comme vous le savez, est un des tourments les plus exquis.

— Oui, parlez-moi de ça, dit Arthur. Étrange d'entendre parler de Noirs amoureux. Sans vouloir vous offenser, je vous assure. C'est très logique quand on y pense.

— On trouve chez les Noirs beaucoup d'émotions généralement attribuées à la race humaine, dit monseigneur Roger. Dans ce cas particulier, il y a un problème. La dame n'est pas tout à fait convenable.

— Ah non, et comment ça ?

— Elle vit en marge de la loi. En

bref, c'est une voleuse.

— Une voleuse ! Comme c'est intéressant ! En principe je devrais lui faire couper les mains.

— Elle n'a pas été arrêtée. Elle est en liberté. Et loin de moi.

— Je pourrais lui pardonner, si vous le souhaitiez.

— Ce serait beaucoup de bienveillance de la part de Votre Majesté. Mais je doute qu'elle le souhaite. Elle aime être voleuse.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Clarice.

— Il y a un vieil adage qui dit : avant de faire une faveur à quelqu'un, assurez-vous qu'il n'est pas fou. Vous n'êtes pas fou, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Bon. Alors faisons ceci : je vais la faire arrêter et vous en aurez la garde. Vous pourrez discuter à loisir des attraites d'une vie criminelle contre ceux d'un pardon royal. Vous aurez peut-être même une chance de lui faire la cour, comme on dit.

— Votre Majesté est trop bonne.

— Pour en revenir à notre sujet précédent, dit Arthur, il paraît que je dois être tué par quelque chose. J'aimerais autant que ce soit par la musique. »



ue pensez-vous de la guerre ? Du vent ? De la chevalerie ? Du sexe chez les jeunes ? demanda monseigneur Roger.

— Une sale affaire, dit Clarice. C'est avant tout une lutte pour rester couvert, si je me souviens bien. Pourquoi posez-vous la question ?

— J'essaie de savoir ce que vous pensez, dit monseigneur Roger, en sorte que, par exemple, si nous nous marions...

— Une sale affaire, dit Clarice. J'ai connu, une fois, une femme qui était mariée à un jongleur. Il flânait du matin

au soir. Il jonglait à sa façon, dans de nombreux lits. Elle prétendait qu'il avait une queue de trente centimètres. Ça ne lui a pas servi à grand-chose, à elle.

— Que pensez-vous de la cuisine ? demanda monseigneur Roger. De l'immobilier ? Du tunnel sous la Manche ? De l'Église anglicane ? Des Noirs ?

— Je rêve souvent de soupe, dit-elle. Certaines de mes pensées les plus profondes concernent la soupe. Quand j'étais enfant, il n'y avait jamais assez de soupe. C'est pourquoi, je suppose, je suis devenue bandit de grand chemin. Maintenant, j'ai des marmites de soupe, des marmites tant que j'en veux. De la crème de poulet, de la soupe d'orge, du

velouté de champignons, de la bisque de homard...

— Que diriez-vous de partir ? Avec moi ? Vous aimeriez voir l'Afrique ? J'ai une magnifique maison, un peu en dehors d'Ibadan, et une autre, près de Lagos, sur l'eau — c'est le golfe de Guinée...

— Partir, dit Clarice, c'est une idée. Ce que j'aime chez les hommes, c'est qu'ils ont des idées, et de grandes idées impossibles, des idées comme celle de *partir*.

— Pas impossibles. Tout à fait possibles.

— De merveilleuses et vastes idées pour la régénération de l'âme qui séduisent pendant cinq minutes environ.

Jusqu'à ce que vous y pensiez. À propos, je n'ai pas de préjugés raciaux. Je considère les Noirs comme tout aussi idiots que les Blancs. Tout juste bons à être volés et pas à grand-chose d'autre.

— Renoncez à tout ça, dit monseigneur Roger. Le roi vous pardonnera si je me porte garant de votre bonne conduite. Alors...

— *Mon cul**, dit-elle. Est-ce que j'ai l'air cinglée ? Autant vous donner une laisse.

— Vous préféreriez une corde autour du cou ?

— Il faudrait d'abord qu'ils m'attrapent, non ? Et ils n'y parviendront jamais.

— Hélas, dit monseigneur Roger.

J'avais espéré vous persuader. Je ne m'en tire pas très bien.

— Vous êtes un type bien, dit Clarice, mais c'est de la soupe que je veux, merci beaucoup.

— Les dix livres et demie que vous m'avez prises sur la route de Baginton...

— Oui, eh bien ?

— Maintenant que nous avons des relations plus courtoises...

— Les affaires sont les affaires, dit Clarice. Les sentiments, c'est autre chose. Vos dix livres et demie sont allées directement au supermarché. Dans ce que j'appelle le pot-au-feu. Il mitonne tout doucement en ce moment, pendant que nous causons.

— Je ne peux pas vivre sans vous.

— Vous avez parfaitement bien vécu sans moi jusqu'ici.

— Imparfaitement et mal.

— La vie vous réserve bien d'autres coups durs, beau compagnon. Si seulement vous étiez un panais... Les panais sont ma seule obsession ces derniers temps. »

1. En français dans le texte.



ù est Porto Rico ? demanda Arthur.

— C'est au Venezuela, dit monseigneur Kay. Dans le nord du pays.

— Eh bien, Porto Rico est entré en guerre, de notre côté, dit Arthur. Ça fait plaisir. Monseigneur Richard Hubrace est mort. Mystérieusement assassiné.

— C'était dans le *Times* ?

— Dans le *Chronicle*. Monseigneur Richard avait des grains de caviar entre les dents. Pas du meilleur. De l'islandais.

— Étonnant ce qu'on découvre sur les gens, dit monseigneur Kay. Je me souviens de lui comme de quelqu'un qui vivait en grand seigneur. On n'aurait

jamais imaginé qu'il puisse consommer autre chose que du beluga.

— Les nazis ont pris Paris. Hitler a visité la tombe de Napoléon. Ces deux-là ont beaucoup à se dire.

— Non, non. L'un est de la vermine comparé à l'autre.

— C'est vrai, mais ils ont le même envahisseur. Tous les deux. Du genre qui ne peut pas s'arrêter en un point raisonnable.

— C'est Mussolini que je déplore. Il a fait preuve d'attentisme à chaque détour du chemin. Un ramasse-miettes. On a dû le forcer pour entrer dans la guerre. La diplomatie aurait pu le tenir à l'écart — sa diplomatie ou la nôtre, mais ni l'une ni l'autre n'y est parvenue.

— D'autres morts importantes ?

— Monseigneur Bully Kent, le marchand d'œuvres d'art. Soixante-dix-sept ans.

— Combien de lignes ?

— Une, deux, trois colonnes. Ça commence en première page, mais sous la pliure naturellement.

— Les journaux, dit monseigneur Kay, ce sont nos Invalides.

— Deux cent trente-huit centimètres », dit Arthur en repoussant sa règle de poche, « et une photo sur deux colonnes de cette villa qu'il avait près de Florence.

— Pas si mal.

— Dites-moi, dit Arthur. Pourquoi est-ce que je vis si longtemps ?

— La grâce de Dieu, la magie de Merlin, l'adresse dans la bataille, des globules rouges et blancs vigoureux, un bon cœur... Que sais-je ?

— Vous ne pensez pas qu'elle dure un peu... trop longtemps ? Ma vie ?

— Elle dépasse de quelques siècles la durée normale, c'est vrai. Mais il y a des êtres exceptionnels dans toutes les périodes de l'histoire. Souvenez-vous de Mathusalem.

— Berk ! Il m'a toujours semblé que ce type avait oublié de partir à temps.

— Pas du tout, dit monseigneur Kay, je crois que dans son propre pays on le tient en très haute estime. Bien sûr, sa culture n'est pas la nôtre. Notre culture est davantage fondée sur la jeunesse de

nos jours. Tout est dans la jeunesse. Tenez, ce monseigneur Roger. Un bel homme explosant indéniablement de jeunesse et de vitalité. C'est l'archétype du beau aujourd'hui. L'âge est moins une valeur en soi.

— J'ai rêvé la nuit dernière que j'étais au lit avec une jeune femme, dit Arthur. Je l'avais vue dans la rue et elle m'avait regardé, puis regardé à nouveau. Une deuxième fois. Puis nous étions au lit ensemble. Mais elle s'est levée et est partie parce que j'étais marié. Elle avait des scrupules à ce sujet, à juste titre. Je me suis réveillé en pensant au deuxième regard. Je lui en étais reconnaissant.

— Vous êtes le roi, dit monseigneur Kay. Tous les yeux sont tournés vers

VOUS.

— J'avais l'impression qu'elle ne le savait pas. Que c'était moi, ma personne en quelque sorte, qui l'avais attirée.

— Quelle sensation agréable, dit monseigneur Kay. C'est flatteur.

— Puis j'ai fait un autre rêve, dans lequel j'étais au lit avec un ours. Un gros ours poilu, un mâle. Beaucoup moins agréable.

— Vous semblez rêver beaucoup ces temps-ci.

— Oui, n'est-ce pas ? L'ours aussi était un roi. Il parlait latin et sentait mauvais.

— Que disait-il ?

— Mon latin n'est pas parfait mais je pense qu'il disait quelque chose

comme “quand il y a des ours sur les boulevards alors l’État chancelle”.

— Qu’est-ce que c’était, en latin ?

— Je n’en sais rien. Vous croyez qu’il y a des ours sur les boulevards ?

— Personne n’en a encore parlé. Mais les rêves sont toujours prémonitoires.

— Et vous, mon bon sieur Kay. À quoi rêvez-vous ?

— Euh, comme vous le savez, nous avons été rationnés ces temps-ci. Moi je rêve de fromage. Sur des toasts, le plus souvent. »



'est le roi !

Pourquoi est-il solitaire sur cette
morne plaine brunâtre, où toute
perspective n'est qu'ennui ?

— Il me semble qu'il réfléchit !

— Il fronce les sourcils avec
gravité !

— Son visage est tendu par la
souffrance !

— Il porte une simple chemise de
batiste blanche et un pantalon noir !

— Sa noble chevelure, grise
maintenant, tombe majestueusement sur
ses épaules !

— Il se frappe le front de la main

droite !

— Il se souvient !

— De quoi se souvient-il ?

— De ses péchés !

— À grande vie, grands péchés !

— Quel était le plus grand à votre avis ?

— Je dirais celui d'essayer de faire tuer Mordred quand il était enfant !

— Oui, c'était quasiment inacceptable !

— À présent, il assemble quelque chose !

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une canne à pêche !

— Mais il n'y a pas de poisson ici !

— Pas d'eau non plus !

— Néanmoins il s'assoit, le roi

s'assoit !

— Il pêche !

— Il pêche avec beaucoup d'acharnement !

— On dit que c'est un signe de sénilité, de pêcher dans ces conditions !

— Ça n'a pas beaucoup de sens à mes yeux !

— Ça indique clairement que la réalité lui échappe !

— J'y crois en partie. J'ai l'impression qu'il a pris quelque chose !

— Il se débat avec sa canne à pêche ! Il sort un objet des entrailles de la terre !

— Doux Jésus miséricordieux, c'est un poisson !

— Pas n'importe quel poisson, mais

un bon grand et gros poisson, mature et frétilant.

— Certes, c'est un vrai prodige que nous voyons ici !

— C'est réellement grand et merveilleux !

— Ça met fin à tous les racontars sur la médiocrité du roi !

— Il est toujours aussi compétent !

— C'est un miracle exceptionnel !

— Hâtons-nous vers les villes grandes et petites pour faire connaître l'exploit à tout homme et toute femme de ces comtés !

— Avec joie ! »



ien vu, dit Clarice à Lyonesse. Pas de doute, ayez le bébé de ce nigaud. Après la guerre vous pourrez être Mme Plâtrier. Vous ne savez pas de quoi ces types ont l'air sans uniforme. Heuh, bien sûr que vous le savez, mais vous voyez ce que je veux dire. Quand l'atmosphère de temps de guerre disparaît. Et avec un gosse qui braille à l'arrière du décor...

— Les reines ne font pas une chose pareille. Je veux dire épouser un roturier. Quand un roi renonce au trône pour la femme qu'il aime, il devient duc, en général. Mais une reine devient quoi ?

— Je vous vois déjà dans votre

chambre meublée, dit Clarice. Quartier : Rutabaga Est.

— J'aime Edward. Ma vie me plaît beaucoup, ma nouvelle vie. Mon ancienne vie à Gorre à jouer Mme Constipée était une abomination. Et je suis curieuse au sujet du bébé.

— Je pourrais vous initier au crime et châtiment, dit Clarice. Du côté crime naturellement. Voitures blindées, je pense. Avez-vous une expérience des voitures blindées ? Pauvre femme enceinte au bord de la route pleurant toutes les larmes de son corps. Châle en lambeaux sur tête baissée, bottes pourries et encore plus enlaidies par nos artisans qualifiés, mains usées par le travail, croisées sur un gros ventre, pas

réellement usées par le travail, nous les tartinons de crème de travail... La voiture blindée s'arrête en dérapant, le garde du corps descend, laissant sa porte ouverte contrairement aux instructions du manuel, vous sortez une Thompson...

— Qu'est-ce que c'est une Thompson ?

— Pas tout à la fois, dit Clarice. Et moi, qu'est-ce que je vais faire au sujet du représentant d'Ibadan ?

— Qu'est-ce que vous éprouvez pour lui ?

— Je l'aime bien. Il ne serait pas partant pour crime et châtiment, il est bien trop convenable. Il serait plutôt du genre à se faire tuer à la guerre.

Statistiquement, ces honorables chevaliers partent comme de la vodka à un thé mondain. Vous comprenez le problème : comment *vivre* avec lui ? Pirate d'eau douce, je n'ai jamais essayé. Je crois que l'Afrique a de grands fleuves...

— Edward est un type bien, dans l'ensemble.

— Un prince, si vous décidez de le garder.

— Je pense que je le garderai.

— Sans doute finirai-je par prendre ma retraite. Peut-être me recycler dans quelque chose de plus respectable, quelque chose que Roger ne remarquera pas. Voler des trucs dans les musées, des Courbet et diverses petites choses.

Le Courbet moyen n'est pas si gros. La taille d'une bouchée pour ainsi dire.

— Mais la guerre...

— La guerre est une question.

J'ignore la réponse. »



ancelot, Arthur, monseigneur Kay, le Chevalier Bleu et monseigneur Roger d'Ibadan en conférence. « Ces trois équations prises ensemble nous permettront de fabriquer une bombe plus puissante qu'aucune autre au monde, dit monseigneur Roger. Quand Lancelot me les a montrées toutes les trois, j'ai vu immédiatement qu'elles étaient, soit des transmutations alchimiques de la plus haute importance, soit l'aboutissement d'un travail scandinave sur la fission de l'atome auquel je m'intéresse.

— Ou les deux, dit le Chevalier Bleu.

— Ou les deux, acquiesça

monseigneur Roger. De toute façon, c'est le Graal que vous recherchez, mes amis. Le grand boum.

— Surprenant qu'un Noir ait autant de connaissances en physique, dit Arthur, sans vouloir vous offenser, monseigneur Roger. Vous êtes un chevalier si avisé et si accompli que j'ai parfois du mal à réaliser que vous êtes noir.

— Il y a une très bonne université dans mon pays, dit monseigneur Roger, encore que le département de physique pourrait être plus fort.

— Le fait est, dit le Chevalier Bleu, que quelqu'un a remis la clef du futur à Lancelot.

— Ça lui clouera le bec, à ce

Mordred, dit Lancelot. Il devra capituler sur simple mention de la bombe.

— Vous pensez qu'il faudra combien de temps pour en fabriquer une ? demanda Arthur.

— C'est l'affaire de quelques mois, dit le Chevalier Bleu, en faisant travailler les chercheurs scientifiques par roulement de trois équipes. Mais d'où venaient les notes ? Qui a mis les bouts de papier dans la boîte de petits gâteaux des Éclaireuses achetée par Lancelot ?...

— Très vraisemblablement Merlin, dit Arthur. C'est signé. Le genre de démonstration qu'il adore, dévoiler petit à petit...

— Mais Merlin est mort.

— Dans un sens, dit Arthur. Avec Merlin il n'y a aucune certitude.

— Nous pouvons nous en servir pour une plus grande cause que résoudre le problème Mordred, dit monseigneur Kay. La bombe écrasera également l'Allemagne et l'Italie.

— Aurions-nous même à l'utiliser ? demanda le Chevalier Bleu. Si nous les avertissions tout simplement que nous l'avons, il me semble que...

— Peut-être une démonstration, dit monseigneur Kay. Bombarder Essen ou Kiel ou une autre ville de ce genre.

— Vous réalisez bien, dit monseigneur Roger, qu'une fois que la bombe est lâchée, la ville disparaît. Complètement. Selon mes calculs

approximatifs, tout ce qui est dans un rayon d'environ vingt kilomètres autour du point d'impact est anéanti. Et vous pouvez augmenter l'effet en programmant l'engin pour qu'il explose en l'air, à quinze ou trente mètres au-dessus du sol.

— N'est-ce pas un peu sanguinaire ?

— C'est le propre d'une guerre. »

Arthur prit les trois bouts de papier et les déchira en petits morceaux.

« Nous ne le ferons pas, dit-il. Je ne peux pas autoriser ça. Ce n'est pas notre façon à nous de faire la guerre.

— Si nous ne le faisons pas, dit monseigneur Kay, vous pouvez être sûr que quelqu'un d'autre le fera. Très vraisemblablement l'ennemi.

— C'est possible, dit Arthur. Néanmoins, c'est non. La droiture est l'essence de notre vocation et ce faux Graal n'est pas une arme digne d'un chevalier. J'ai parlé.

— Mais Arthur ! s'exclama Lancelot. C'est surprenant. Ne pas faire une chose d'une telle magnitude. Je ne pense pas qu'il y ait un roi dans l'histoire du monde qui n'ait *pas fait* quelque chose à cette échelle.

— C'est un talent que je cultive depuis longtemps, dit Arthur. J'appelle ça une faculté négative.

— Ça rétablit complètement ma foi en la logique des choses, dit Lancelot.

— Mais je dois vous dire que de ne pas faire ça aura les plus graves

conséquences pour nous, dit Arthur. Comment, je ne vois pas encore très bien. Pour la Table ronde en tant qu'institution, et pour...

— Ça rétablit ma foi en la logique des choses et ça donne le bon exemple au monde entier, dit Lancelot. Arthur, je suis extrêmement fier de vous, comme le sont aussi ces gentilshommes ici présents.

— Longue vie au roi ! » s'exclamèrent-ils tous, et des larmes jaillirent de leurs yeux et ils tombèrent pâmes sur le sol.



e suis très en colère contre elle, dit Edward, je veux dire au sujet du bébé. Même les reines doivent bien savoir comment trouver une solution.

— La dernière est un philtre qui laisse les trois premiers mois pour examiner le problème, dit monseigneur Roger. Si, après avoir réfléchi, interprété les présages et avoir discuté avec les autres parties intéressées, la femme refuse la grossesse, elle prend un deuxième philtre, chimiquement complémentaire du premier. Un troisième philtre, qu'elle peut prendre en plus, après six jours virgule cinq, lui

permet de changer d'avis une dernière fois. J'ai lu quelque chose là-dessus. Dans le *Journal of Reproductive Technology*.

— Vous lisez de ces choses, dit Edward. Le fait est qu'elle nous a amputés d'un tiers en tant qu'unité économique. Elle a affaibli le faible. Je peux rendre la pauvreté romantique, elle pourrait même l'apprécier un certain temps — le bout de chandelle coulant sur la bouteille de vin, le propriétaire qui frappe à la porte pour réclamer l'argent du loyer. Mais avec un enfant, il faudrait foncer tout droit chez Harrods pour acheter la layette, aussi sûr que je m'appelle Edward Musgrove.

— Un joli nom, dit monseigneur

Roger, cher à Jane Austen. Lyonesse et Clarice s'entendent comme larrons en foire ces derniers temps, sans jeu de mots.

— Je me demande de quoi elles parlent.

— De nous, j'ose espérer, dit monseigneur Roger.

— Mais que disent-elles exactement ? Pensez-vous que Lyonesse soit bien disposée à mon égard ? J'ai horreur d'être aussi direct, mais dans ce cas...

— Lyonesse vous trouve beau comme l'aurore, dit Edward. C'est très drôle d'entendre parler de ça. Elle se pose des questions sur l'Afrique. Une peur complètement irrationnelle des

pygmées. Apparemment elle a vu un film dans lequel les pygmées...

— Arrêtez, dit monseigneur Roger. J'imagine très bien. L'Afrique est un vaste continent, et il y a vraiment très peu de pygmées. Moi, par exemple, je n'en ai jamais vu. Non pas que notre population pygmée ne soit pas en elle-même une population très raffinée. Mais est-ce que Lyonesse a une idée de la position de Clarice au sujet de ma demande en mariage ?

— Je crois comprendre que vous êtes pour Clarice la pièce la plus agréable qui pourrait galoper sur son échiquier ces temps-ci.

— Ce n'est guère l'impression qu'elle me donne.

— Clarice est une femme active qui réussit. Son métier compte beaucoup pour elle. Si vous pouviez faire dérailler un train ou n'importe quoi d'autre, vous marqueriez un point. Engagez-vous, d'une façon ou d'une autre.

— Je ne me sens pas vraiment capable de commettre des crimes. Je ne serais pas très à l'aise. Je suis déjà mal à l'aise en étant noir dans un monde blanc. Je le serais doublement si j'étais un bandit professionnel. Pourquoi pensez-vous que j'aie épousé la chevalerie, quand tant d'autres occupations intellectuellement plus gratifiantes m'attendaient. Je vais vous le dire. Pour affirmer ce que l'un de nos chefs africains vénéré, Léopold Senghor,

appelle la *négritude*.

— C'est tout à votre honneur, Roger, et en accord avec cette noblesse qui entoure chacun de vos gestes. Mais dans cette affaire, ça ne fait pas avancer les choses.

— C'est vrai.

— Pas besoin d'un très grand train. Un train local, disons d'Ipswich à Stowmarket, ça irait. Vous pourriez vous déguiser.

— En quoi ? En Arsène Lupin ?

— Peut-être pas.

— En outre, je pressens qu'une bataille va avoir lieu, une grande bataille qui fera date. Je dois épargner mes forces.

— Qu'avez-vous entendu dire ? Est-

ce l'invasion ?

— Non. C'est pire. Mordred rassemble ses troupes pour s'expliquer avec Arthur. Les indices se multiplient, pour ceux qui savent les lire. Avez-vous remarqué le nombre de prêtres dans les supermarchés. Que font-ils ? Ils achètent de l'huile pour les derniers sacrements, pour... le saint viatique. Les fabricants de cercueils travaillent jour et nuit. On ne trouve nulle part du pin à fabriquer les cercueils. Les fermiers fauchent leurs champs. Mieux vaut engranger du blé vert que de le voir saccagé par des armées au combat.

— Je ferais mieux alors de rejoindre mon unité.

— Ce serait aussi bien.

— Comment pensez-vous que tout ça va se terminer ?

— Dans l'amertume. Quel que soit le vainqueur. »



'est la plus grande bataille qui ait jamais eu lieu ! Les troupes de Mordred sont aussi nombreuses que les feuilles des arbres !

— Celles d'Arthur sont moins importantes mais plus courageuses !

— Il se déroule tant d'actions valeureuses et de nobles prouesses que j'ai du mal à les suivre toutes !

— Un grand tableau, obscurci çà et là par la fumée, les flammes et la poussière !

— Heaumes et hauberts taillés en pièces !

— Assauts et chevauchées,

estocades et coups à plat.

— Une clameur furieuse comme celle d'un millier d'enclumes frappées.

— Aucun mortel ne pourrait compter les plastrons d'où sortent des lances.

— Là, des chevaliers s'affrontent violemment tels des béliers qui foncent l'un sur l'autre !

— Celui-là doit tirer trois fois son épée pour l'extraire du crâne de son adversaire tombé mort !

— Et maintenant, cet autre lui a gravement fendu la cuisse !

— Le champ est cramoisi du sang le plus pur !

— Lancelot et monseigneur Roger sont côte à côte au cœur du combat !

— Gauvain et Gareth frappent à tour

de bras !

— Agravain et Algoval donnent des assauts furieux à la foule grouillante !

— Quelques vauriens se glissent dans la bataille pour dépouiller les corps étendus de leurs bourses et bijoux !

— Ô ignoble infamie ! Mais là, celui-ci a reçu un coup de poignard dans le ventre, provenant d'un chevalier lui-même tombé, mais pas mort !

— Monseigneur Bedevere a pris à lui tout seul toute une batterie d'obusier de 105. Les artilleurs capturés se mettent en ligne les mains derrière la tête !

— Ô noble monseigneur Bedevere ! Monseigneur Ligne-de-Fer frappe de sa vieille lame comme diable d'enfer !

— Mais Mordred aussi fait preuve de vaillance. Il se bat très bien pour un traître poltron !

— Il lutte contre monseigneur Villiars le Valeureux ! Ils s'étripent comme deux sangliers !

— Comment peut-il rallier à sa cause ces grandes armées ? Car les guerriers sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer !

— Certains, induits en erreur, pensent qu'Arthur n'offre que guerre et querelle, tandis que Mordred, bonheur et félicité, et ils se regroupent derrière la bannière de Mordred, que ce soit vrai ou faux !

— Mains barons fort hardis sont étendus sur le sol pour avoir eu des

pensées erronées et des idées fausses !

— Cet horrible carnage doit conforter nos ennemis sur tous les fronts !

— Oui, ils se réjouissent de voir nos gens se faire massacrer !

— Quelle sera l'issue de tout ce fracas !

— Personne ne peut dire, mais sûrement de la souffrance à revendre ! »





ancelot, tout en sueur et en sang, baisse la tête.

« Jésus, dit-il, je deviens un peu vieux pour ça.

— Bon, dit Arthur, le champ de bataille est à nous, c'est le principal.

— À grands frais, dit Lancelot. J'ai compté les morts, une simple estimation, naturellement. Il y en a autant que d'oiseaux dans le ciel.

— Les nettoyeurs ont entassé les épées des morts, dit monseigneur Kay. Le tas atteint la hauteur de sept réfrigérateurs empilés les uns sur les autres.

— Sept réfrigérateurs empilés, dit

Arthur. Votre image est d'une modernité affligeante.

— Tant pis. Des épées façonnées en réfrigérateurs, des réfrigérateurs façonnés en épées. C'est monnaie courante de nos jours.

— Ça a été très risqué là-bas, pendant un certain temps, dit Lancelot. Quand il a fait intervenir son corps de réserve de derrière la colline flanquée de cette église assez laide, j'ai commencé à changer d'avis sur sa tactique. C'était le bon moment.

— Ça ne l'a pas beaucoup aidé, dit Arthur. Avez-vous vu Bedevere qui venait de la gauche en poussant de grands cris. Un très beau spectacle.

— Quantités d'hommes ont été

abattus à la petite fourche à l'endroit précis où le ruisseau rencontre l'autre au pied de la colline, dit monseigneur Kay. Avez-vous vu ça ? Cador de Cornouailles était là, avec son corps d'armée, et ils ont joliment écrasé l'ennemi. Quel carnage, on aurait dit une collision de cent voitures.

— Le coup vil et traître de Mordred dirigé contre Arthur n'a pas atteint son but, Dieu soit loué, dit Lancelot. Je l'ai vu. Une telle hargne est difficile à croire.

— Il a essayé, dit Arthur. Nous étions visière contre visière. Il a dit, "la prochaine fois", et puis deux autres chevaliers sont venus s'interposer entre nous.

— Il est parti avec une demi-douzaine de partisans pour autant qu'on sache, dit monseigneur Kay. Aviez-vous remarqué qu'il avait ses chiens avec lui ? J'en ai vu un s'agripper à l'arrière-train du cheval de Gringalin avant qu'il soit désarçonné.

— Je ne l'ai pas vu, dit Arthur. Un type s'est précipité sur moi avec une lance, puis une salve de mortier a atterri juste devant moi et nous a projetés tous les deux en l'air. Alors monseigneur Lucain le Bouteiller est arrivé avec un cheval frais et puis...

— La prophétie était donc fausse, dit monseigneur Kay après un petit moment.

— Je ne sais pas si elle est fausse, dit Arthur, je l'ai peut-être mal lue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?
demanda Lancelot.

— La sixième partie de la prophétie de Merlin semble insinuer qu'Arthur mourra de la main de Mordred dans une grande bataille, dit monseigneur Kay. Ça aurait dû être celle-ci. Il est peu probable qu'il y en ait jamais d'autre de cette envergure. Après vous l'avoir montrée, je me suis mis à y penser, à la prophétie, et euh... en bref, j'ai modifié quelques lignes ici et là.

— Vous avez *falsifié* la prophétie de Merlin ?

— Oui. Je lui ai fait prédire une issue légèrement favorable. C'est un talent qu'il m'a lui-même enseigné, de modifier l'histoire. Même César le

faisait couramment quand il lisait les augures, vous savez. Il trichait avec les os de poulet en sorte que, une fois lancés, ils prédisent la victoire pour ses légions.

— Outrage à la rigueur intellectuelle, dit monseigneur Kay.

— Prérrogative royale, dit Arthur. En période de *crise**, le roi ne tient rien pour sacré – ni le passé ni le futur – et surtout pas les magiciens morts. »

* En français dans le texte.



n dit que Mordred s'est enfui en Allemagne, dit Clarice.

— Il est devenu nazi.

— L'a toujours été par tempérament, dit monseigneur Roger.

— Et Arthur a annulé les liens du mariage qui unissait jadis la douce Lyonesse à ce *cochon** de Sans-Merci. Le mariage n'est plus. Ce qui, incidemment, libère sa modeste dot qui s'élève à cinq propriétés foncières, trois petits châteaux, douze bénéfices ecclésiastiques et une banque de taille moyenne, dont ils auront la jouissance.

— Très bien, dit monseigneur Roger. Ça résout le problème Harrods.

— L'Amérique est entrée en guerre, dit-on.

— De quel côté ?

— Du nôtre.

— Magnifique, dit Roger. Je crois qu'ils n'ont aucune tradition de chevalerie, mais on dit qu'ils font de bons soldats. Il suffit de citer en exemple « Stonewall » Jackson et « Mad » Anthony Wayne.

— Des noms qui ne me disent rien, mais je suis très heureux, cher ami, de m'en remettre à vos grandes connaissances. Le Pendu est devenu adjudant dans le bureau du général assesseur.

— Où son talent de raisonneur lui sera bien utile.

— Haw-Haw dit que, vous et moi, nous pratiquons le croisement des races humaines.

— C'est bien ce que nous allons faire. Après le thé, j'espère.

— Peut-être même avant. Bien que je sois supposée braquer un petit supermarché à deux heures. Devrais être de retour à trois heures trente au plus tard.

— Est-ce que ça représente un risque pour vous ? Que j'aime plus que tout au monde ?

— Seulement en théorie. Teddy conduit et Tommy coupera les fils de fer, aussi je me sens parfaitement en sécurité.

— Néanmoins...

— Vous avez été fantastique pendant la grande bataille, dit Clarice. On aurait dit un diable d'enfer.

— Oui, nous avons gagné, c'est le principal. Mais je crois que c'était la dernière bataille du genre. Il y aura d'autres Mordred mais Arthur n'admettra plus jamais une nouvelle guerre fratricide. Et il ne fabriquera pas la bombe, mais quelqu'un d'autre la fabriquera certainement et l'engin diabolique existera pour l'éternité. Une vraie poudrière dans le salon.

— Pas beaucoup de demande pour vos talents spécifiques dans un tel monde, dit-elle. Et pas d'emplois pour vous, bons et honorables chevaliers. Tous au chômage. Pas un beau tableau.

— J'ai encore une corde ou deux à mon arc, dit Roger. J'ai des diplômes en ingénierie, biochimie, droit canon, archéologie et architecture navale.

— Vous avez tous les talents, alors ? Vous avez déjà été barreur ?

— C'est Lancelot qui m'inquiète, dit Roger. Il y a des personnages d'une telle splendeur, d'une telle dimension légendaire que ça leur... pèse. La vie ordinaire leur est impossible. Pouvez-vous imaginer Lancelot dirigeant une petite usine quelque part ? Ou même une grande usine ? Je crains la détérioration psychique.

— Et Guenièvre, dit Clarice. Que va devenir Guenièvre ?

— Rivée au chagrin et au regret, dit

Roger. Le paradigme du cœur partagé à jamais.

— Mais qui s'arrange pour passer du bon temps de façon suspecte en chemin.

— Le thème de fond est le cœur partagé. J'ai écrit une dissertation une fois sur ce phénomène dans le cadre d'un cours sur la passion.

— Vous aviez besoin qu'on vous enseigne la passion ?

— Un cours général sur les passions, avec une étude particulière sur leurs déclenchements biochimiques.

— Vous voulez dire que c'est comme le réflexe de Pavlov ?

— Non, non. C'est quelque chose de très spécial. À peine une femme sur

mille est capable d'enflammer les neurones concernés.

— Tant que ça ?

— Quelquefois même, il suffit de quelques fleurs d'oranger, sans rapport avec une femme. Il faut vous rappeler que les hommes sont très sensibles, très influençables. La mémoire et le désir, comme l'a dit le poète.

— Au boulot, dit Clarice. J'y vais !

— Je pense que je vais faire une sieste, dit monseigneur Roger. Tâchez de ne descendre personne, hein, chérie ! »

* En français dans le texte.



monseigneur Breunor le Noir a disparu ! On ne peut le trouver nulle part ! Je suis allé dans ses cantonnements pour le chercher, mais ils étaient vides ! Il n'est ni dans les écuries ni sur le champ de manœuvre !

— Il est peut-être parti à l'aventure !

— Ses chevaux sont ici !

— Je n'arrive pas à mettre la main sur monseigneur Grummor Grummorson ! J'avais un message pour lui de la part de monseigneur Kay, je l'ai cherché pour le lui remettre, j'ai fouillé partout et ne l'ai trouvé nulle part !

— Monseigneur Harry le Fise-Lac,

c'était un templier, est parti aussi ! Je l'ai cherché dans la chapelle – il passe des heures à ses dévotions – mais il n'y était pas, ni près de son équipage, il n'était pas en train de prendre son repas, pas plus qu'il n'était dans le chalet de nécessité.

— Certes, tout cela est étrange ! Le duc Eustace de Cambenic a quitté ses terres à ce qu'on dit, ainsi que Hermance, roi de l'Orange Cité et Brastias de Tintagel !

— C'est comme s'il y avait un conclave important à un endroit que nous ignorons ! Dornard, fils de Pellinor, a disparu, et aussi Alexandre l'Orphelin !

— Berrant l'Après est parti, et avec lui ses Cent chevaliers ! Tor le Fise de

Vayshoure aussi, Urre du Mont et Nentres roi de Garlot !

— Yvain aux Blanches-Mains n'est pas dans son château, ni monseigneur Perimones, monseigneur Kehydius, monseigneur Lucain le Bouteiller, monseigneur Brandis des Îles, monseigneur Galagars, monseigneur Helin le Nul, monseigneur Malaguin, ni monseigneur Osanain au Corps-Hardi !

— Partis, envolés, disparus ! Le roi Leodegrance de Camelerd est absent depuis quinze jours et le royaume se languit sans lui. Florence, fils de Gauvain, s'est enfui ou a disparu comme par enchantement, personne ne sait, et monseigneur Gingalin avec lui, et Idrus, fils de Unwain et Accolon de Gaule, et

Bellengerus le Beuse !

— C'est comme si toute la chevalerie s'était rassemblée dans quelque endroit secret, loin d'ici, qui n'est connu que de ceux qui y sont !

— Partis, envolés, disparus. Le roi Caradoc d'Écosse, monseigneur Gilbert le Bâtard, monseigneur Meliot de Logres, monseigneur Ulfius, Lavaine, le fils de Bernard d'Astolat, le roi Rience du pays de Galles du Nord, le roi Hoël de Petite-Bretagne et le roi Lot de Lothian... »



'est tellement agréable et plaisant d'aller fêter le Premier Mai, au temps des jonquilles, des pommiers et des cerisiers en fleur...

— Votre Majesté.

— Oui.

— On n'est plus en mai.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— On n'est plus en mai. On est en novembre.

— Novembre. Il me semblait avoir senti un peu de fraîcheur dans l'air.

— C'était bien ça.

— De la fraîcheur dans l'air, l'herbe des prés jaunie et des choses brunes et

flétries qui pendent des vignes...

— Et les bombes qui font tout sauter, m'dame, et les grands incendies et les gens sans maison, et les morts, bras, jambes ou têtes en moins...

— Je croyais que je célébrais encore le Premier Mai.

— Vous avez passé trop de temps dans les hôpitaux, madame ; ça a dérangé votre esprit.

— Non, je suis seulement un peu fatiguée, Varley. Quelle heure est-il ?

— Les pendules se sont arrêtées, toutes les pendules. Je vais allumer la radio, m'dame.

— Non. Ça va encore être cette ordure qui va jaser sur les juifs ou ce salaud qui va nous annoncer que les

sous-marins allemands ont atteint un de nos convois.

— Monseigneur Robert est là.

— Je ne veux pas le voir. Je sais ce qu'il est venu me dire.

— Il attend depuis des heures.

— Renvoie-le. Je crois que j'ai mes vapeurs, ou le cafard, et pour autant que je sache c'est contagieux et je ne voudrais pas que monseigneur Robert, ce magnifique chevalier et vaillant défenseur du royaume, soit exposé à un ennui de ce genre, uniquement par ma faute...

— Oui, renvoie-le, dit monseigneur Robert en entrant, chasse cet idiot et fais-lui descendre l'escalier à coups de pied bien placés.

— Mais mon bon sieur Robert, vous êtes sûrement venu me dire ce que je ne veux surtout pas entendre. Pourquoi devrais-je écouter, alors ? Partez et ne dites rien.

— Ce n'est pas un adieu, c'est un au revoir. J'espère.

— Vous êtes une brute comme tous les autres, comme Arthur, comme Lancelot, aujourd'hui ici et demain ailleurs, la constance n'est pas votre fort, vous ne pouvez même pas m'offrir l'espoir...

— Il y a une raison. Je ne fais rien d'autre que ce que fait toute la chevalerie, tout chevalier, tout écuyer qui parcourt le monde, tous avec le même esprit et le même but...

— Assez de raisonnements, ce n'est pas une question de raison, c'est une question de cœur, et si vous aviez un cœur à la place d'une boîte de biscuits, dans votre poitrine écossaise virile, vous... »

Alors Guenièvre se pâma et monseigneur Robert se pâma et Varley, les voyant tous deux pâmes, tomba aussi en pâmoison.



près la bataille, dit Lancelot, j'étais seul à cheval et j'ai trouvé par hasard une grande maison désertée par les habitants. Mais les pillards étaient passés par là et le sol était jonché des traces de leur zèle. Des éclats de tables et de chaises en acajou étaient éparpillés sur l'herbe ainsi que de grands lambeaux de soie qui avaient été arrachés des murs intérieurs. Des morceaux de miroir cassé, mêlés à des fragments de brocart précieux, des rideaux, des centaines de bobèches provenant de divers chandeliers dont les squelettes s'entassaient dans une cour. Du marbre

et du sèvres cassés dans l'herbe, des coussins déchirés, des matelas éventrés et brûlés, un piano en morceaux et des portraits sur lesquels on avait tiré comme sur des cibles dans un stand de tir.

— Atroce, dit Guenièvre.

— Le cadavre d'un chien, un setter irlandais, sang rouge foncé sur le pelage rouge acajou, gisait à côté d'un cadre doré privé de sa toile, cassé en deux et jeté là. Même les arbres avaient été tailladés, sous l'effet de l'alcool je suppose, et les pelouses piétinées étaient roussies là où des feux avaient été allumés, il y avait des livres dans les braises, et des blasphèmes de toute nature étaient écrits sur les murs. Des

morceaux des installations en cuivre arrachées des salles de bains, des couteaux de cuisine brisés, les vêtements appartenant aux propriétaires avaient été emportés sauf, ici et là, un bas isolé, un pantalon déchiré ou un chapeau écrasé.

« J'ai été obligé de mettre pied à terre pour ramasser un livre, témoin du pillage de la bibliothèque. Le premier qui m'est tombé sous les yeux était imprimé dans une langue que je ne connaissais pas et contenait des diagrammes d'échecs.

— Et maintenant, vous partez.

— Oui.

— Vous êtes toujours en train de partir. Rien de nouveau à cela.

— Non.

— Aucun mot doux ou autre ne peut vous retenir. Même la reine créatrice de mythe ne peut pas vous retenir.

— Vous, vous avez discuté avec Lyonesse.

— Nous sommes comme l'abeille, des reines. Je veux dire la reine des abeilles. Le monde tourne autour de nous. Le monde entier sauf vous. C'est comme si vous étiez mis aux fers. Vous ne tournez pas.

— Je suis doux et tendre comme la colombe.

— Le prochain mythe que je créerai sera diabolique, vous pouvez me croire. Si pernicieux que je n'arrive même pas encore à l'imaginer. Il faudra que j'y réfléchisse.

— Je l'apprendrai en lisant les journaux. Dans *News of the World*.

— Quelque chose de vraiment épouvantable, de très bon goût naturellement, ça sera annoncé en toutes lettres. Vous serez fier de moi.

— Comme toujours, ma chère reine.

— Partez, alors. Avant que je me fâche.

— Je suis déjà parti. »



e toit fuit, dit Guenièvre, mais je suppose que cela vous est égal.

— Je n'ai encore jamais possédé de château dont le toit ne fuyait pas à un moment ou à un autre, dit Arthur. L'entéléchie des toits est de fuir, c'est une évidence que l'architecte Griegsmore m'a enseignée il y a longtemps, très longtemps. Pourquoi, madame, si je peux vous le demander, me faites-vous la faveur de cette information ? N'avons-nous pas de domestiques dans ce satané endroit ? » Guenièvre, à califourchon sur la jambe droite d'Arthur, tire sur la botte droite. Arthur enfonce son pied gauche dans le

bas du dos de Guenièvre.

« Je vous le dis, non pas pour que vous fassiez quelque chose, dit Guenièvre, mais parce que vous êtes mon mari et c'est le genre de choses qu'on dit à son mari si on a un mari près de soi. Je veux dire le genre de choses que la plupart des femmes diraient à la plupart des maris si le mari était en mesure d'entendre. Presque tous les maris font attention à ça si on peut leur glisser la remarque en passant, entre deux sujets beaucoup plus importants...

— Votre simulation de l'humilité est vraiment la pire que j'aie jamais rencontrée, dit Arthur. Je soupçonne les films. Êtes-vous allée au cinéma dernièrement ?

— J'y vais quelquefois, dit Guenièvre. Ça fait passer le temps.

— J'ai vu un film, il y a des années de cela. C'était passionnant. Il s'agissait d'une attaque de train. Des types grimpaient dans le train et le dévalisaient. Ils avaient des mouchoirs sur le visage pour qu'on ne les reconnaisse pas. Puis ils remontaient sur leurs chevaux et s'éloignaient. Un bon film.

— J'ai mis une cuvette dessous, dit-elle, ou plutôt plusieurs cuvettes car il n'y a pas qu'une fuite, c'est un vrai...

— Haw-Haw a dit que vous couchiez avec un certain Chevalier Brun, dit Arthur. Un Écossais, apparemment. Il y a du vrai là-dedans ?

— Il y a eu quelqu'un récemment, dit Guenièvre, ça fait moins de quinze jours ; un Écossais ? Je ne crois pas. Ils parlent d'une drôle de façon, non ? plutôt de la poitrine. Ce n'était pas le cas de cet homme car, autant que je m'en souviens, il était assez mince, n'avait rien d'un chevalier, aucune cicatrice sur lui, mais il avait de belles, longues jambes, de belles, longues, minces, légèrement incurvées...

— Pourquoi ai-je toujours l'impression que ce que vous me dites est vrai, sur le fond, même si ça ne l'est pas dans le détail ?

— C'est la confiance mutuelle, dit Guenièvre, confiance qui a toujours existé entre nous et a ennobli notre union

du début à la fin.

— Du début à la fin ?

— C'est une façon de parler, dit Guenièvre. Comment s'est passé votre voyage ?

— Oh, on a eu ennui sur ennui, dit Arthur. Je suppose que vous êtes au courant de la perte de Tobrouk. À nouveau.

— Oui.

— Ça n'aurait pas dû arriver. Je suis parti là-bas en avion pour encourager le commandant des opérations. Ça n'a servi à rien. Pourtant, le type a dit tout ce qu'il fallait dire, il était prêt, il a attendu le bon moment psychologique, il a osé le coup audacieux et le reste. Puis il a laissé Rommel encercler son flanc

gauche comme du papier peint qui s'enroule. Le pire truc que j'aie jamais vu.

— Un homme de Winston, je présume.

— Bien sûr. Mais j'aurais pu tout aussi bien le choisir. Je ne peux pas blâmer Winston. On ne sait jamais d'avance comment ces gens vont se comporter. Avec les nôtres, on sait.

— Néanmoins, dit Guenièvre. L'idée de nouveaux joueurs sur l'échiquier me plaît. Ça rend les choses plus excitantes, vous ne trouvez pas ?

— Ce n'est pas un jeu. C'est une guerre et nous pouvons très bien la perdre. En plus, j'ai fait quelque chose d'assez horrible.

— Quoi ?

— J'ai renoncé à un avantage. Un avantage magnifique, ou qui l'aurait été, pour notre camp. J'ai dit non. Parce que je le trouvais immoral.

— Je suis sûre que vous avez fait ce qu'il fallait. Vous faites toujours ce qu'il faut.

— Êtes-vous en train de me critiquer ? Est-ce une critique ?

— Pas du tout. Alors nous irons dans les montagnes. Y faire de la résistance.

— Peut-être pas réellement. Mais dans un sens, oui.

— Je suis prête, dit-elle.

— Vous et moi et nos semblables avons la possibilité d'aller dans les montagnes, dit Arthur. La plupart des

gens ne peuvent pas.

— Je sais, dit Guenièvre. Les enfants à l'école, les problèmes dentaires, les vieilles tantines qui ne tiennent qu'à un fil, les livres à écrire, le loto, les flirts, le blé d'hiver...

— Exactement, dit le roi. Votre compréhension de la situation globale reste, comme toujours, excellente.

— *Merde**, dit Guenièvre. À quoi servent les reines. Mais vous, mon cher Arthur, vous êtes légèrement en décalage avec la légende. Il vous faut... La légende exige une fin tragique.

— Elle me trouvera toujours, n'ayez crainte, dit le roi. Ça ne presse pas particulièrement, je pense.

— Je peux attendre », dit la reine.

* En français dans le texte.



onseigneur Lancelot, allongé sous un pommier, dort !

— Pourquoi n'est-il pas à cheval, sans cesse à cheval, d'une aventure à l'autre ?

— Il est peut-être fatigué !

— Chaque fois qu'il s'allonge sous un pommier pour dormir, une enchanteresse s'approche, lui jette un sort et essaie de l'attirer dans son lit en l'envoûtant !

— Regardez, voilà justement, à n'en pas douter, une enchanteresse qui arrive. Elle a le visage d'une enchanteresse, les cheveux d'une enchanteresse, les atours d'une enchanteresse, la coiffe d'une

enchanteresse !

— Mais qui l'accompagne ?

— Les cinquante géants engendrés par des démons, comme on en trouve toujours dans l'entourage d'une enchanteresse !

— Elle porte une cape, la plus riche qu'on ait jamais vue, aussi chargée de pierres précieuses que la nuit l'est de lucioles. Elle va sûrement l'étendre sur Lancelot pour le protéger de la fièvre !

— Si elle l'étend sur lui, c'est un homme mort, car c'est le genre de cape qui vous réduit en cendres dès que vous êtes enveloppé dedans !

— La sorcière n'est autre que Margot des Eaux-Distraites ; elle ensorcela monseigneur Bors et

monseigneur Bedevere qui devinrent fous d'amour pour leurs moutons !

— Ils ne quittaient pas leurs moutons bien-aimés, rêvassant et pinçant de la harpe pour eux, et s'adonnaient à de tels comportements lascifs et ardents qu'ils durent se reposer pendant plusieurs mois !

— Mais maintenant, Lancelot bouge dans son sommeil. Il soulève un bras et jette la cape ensorcelée sur un géant qui est, en moins d'une seconde, complètement calciné !

— Doux Jésus, l'odeur ! Ce géant qui brûle pue comme un matelas d'auberge. Tous les autres géants s'enfuient et Margot avec eux, de peur que Lancelot ne se réveille

complètement et qu'il ne s'emporte !

— Mais Lancelot continue à dormir paisiblement ! Je me demande à quoi il rêve !

— Il rêve qu'il n'y a pas de guerre, pas de Table ronde, pas d'Arthur, pas de Lancelot !

— C'est impossible ! Il rêve plutôt de la douceur de Guenièvre, de la gentillesse de Guenièvre, de l'intelligence de Guenièvre, et de la sensualité de Guenièvre !

— Comment le savez-vous ?

— Je vois dans le rêve ! À présent, elle entre en personne dans le rêve, elle porte une robe de samit blanc ornée de bezans d'or et tient une bouteille de vin fin, un sauternes selon toute apparence !

— Un rêve sans pareil !

— Sous un pommier... »

